

LA
FIÈVRE DU JOUR

COMÉDIE EN QUATRE ACTES

PAR

EUGÈNE NUS & ADOLPHE BELOT



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

—
1870

Droits de reproduction, de traduction et de représentation réservés

1040 cc
7

LA
FIÈVRE DU JOUR
COMÉDIE

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le THÉÂTRE
DU VAUDEVILLE, le 16 novembre 1869.

PERSONNAGES

| | |
|----------------------------|---------------------------|
| SAVART..... | MM. FÉLIX. |
| PAUL ANDRÉ..... | DESRIEUX. |
| M. DE RIVIÈRE..... | PARADE. |
| MERCIER..... | MUNIÉ. |
| COUSIN..... | COLSON. |
| CLÉMENCE ANDRÉ..... | M ^{me} FARGUEIL. |
| BERTHE DE RIVIÈRE..... | CHAPUY. |
| EMMA..... | CELLIER. |
| JULIE..... | DESCHAMPS. |
| INVITÉS. — DAMES INVITÉES. | |

L'action se passe de nos jours. Le 1^{er} acte à Viroflay.
Les trois autres à Paris.



Les indications sont prises de la salle. Les personnages sont inscrits en tête de chaque scène dans l'ordre qu'ils occupent. Le premier tient la gauche du public et les changements de position sont indiqués par des renvois.

LA

FIÈVRE DU JOUR

ACTE PREMIER

La scène représente l'intérieur d'une sorte de kiosque, dans la propriété de Mercier à Viroflay. Tout le fond et les côtés sont ouverts et en communication avec le jardin. Amblement de campagne très-élégant. Au fond, dans la baie du milieu, une table sur laquelle sont des tasses à café. A droite et à gauche, guéridon entre deux chaises. Sur celui de droite, des cartes et des jetons. Sur celui de gauche, trois tasses à café. Il est huit heures du soir, au mois de juillet.

SCÈNE PREMIÈRE

BERTHE, EMMA, COUSIN, au fond M. DE RIVIÈRE,
assis.

Au lever du rideau des invités prennent le café au fond. M. de Rivière, assis au guéridon de droite, tourne et retourne machinalement des cartes. Au fond, Emma finit d'offrir le café aux invités qui se tiennent debout. Après d'elle se trouve Berthe.

EMMA, à ses invités.

Mesdames, le train de neuf heures et demi amènera les danseurs. Jusque-là, liberté complète. Toutes les ressources de la villa Mercier sont à votre disposition. Les plus braves d'entre vous peuvent même essayer leur adresse au tir que

mon mari a fait établir à deux pas d'ici derrière la faisanderie, sans doute pour que les coups de pistolet et de carabine rappellent à ces pauvres oiseaux qu'ils sont mortels comme nous.

Elle descend en scène.

COUSIN, descendant, sa tesse à la main

Des pistolets comme on n'en fait plus, des carabines comme on n'en fait pas encore. Supérieurs à tout ce qui existe... (Saluant Emma.) comme tout ce que possède ce cher Mercier.

La table du fond est enlevée par des domestiques.

EMMA, à part.

Excepté ses amis.

Elle s'assied près du guéridon de gauche avec Berthe qui se tient au dessus sur un autre siège.

SCÈNE II

LES MÊMES, MERCIER.

Les invités se sont éloignés et disparaissent peu à peu dans le fond.

MERCIER, Entrant de droite et prenant le milieu.

De quoi s'agit-il?... Une méchanceté de Cousin à mon adresse, je le parierais ?

COUSIN.

Une méchanceté à l'adresse d'un agent de change !... d'un homme à qui j'ai confié le soin de m'enrichir ? Non, je faisais ton éloge, je vantais ton bon goût en toute chose.

MERCIER.

Je te dispense de faire mon éloge. On sait sur quelle pierre tu aiguises tes compliments... Tiens... (Il lui offre des cigares.) prends plutôt un cigare, tu n'en auras jamais fumé de pareils. Il va s'asseoir sur la première chaise du guéridon de gauche et prend son café*.

COUSIN.

On les a fait exprès pour toi, comme tes faisans, comme tes chevaux, comme ce café que tu dégustes en ce moment... On n'en boit d'aussi bon nulle part. La nature qui te pressentait l'a fait pousser, pour ton usage particulier, dans un coin de la Martinique.

MERCIER.

Cousin, tu es incorrigible.

* Mercier, Berthe, Emma, Cousin, Rivière.

COUSIN.

Que veux-tu, à notre âge !...

Il se dirige doucement vers M. de Rivière, tout en l'observant.

M. DE RIVIÈRE, continuant à étaler des cartes devant lui
Rouge gagne, couleur perd. (s'interrompant.) Je triple la mise...
et j'ai encore cinq coups de réserve...

COUSIN, qui l'a rejoint.

Cinq louis à la rouge.

M. DE RIVIÈRE, vivement.

Tenu !... (s'arrêtant.) Je ne joue pas, monsieur, je ne joue plus... J'ai fait le serment de ne jamais toucher une carte.

Il se lève.

COUSIN, lui montrant celles qu'il tient à la main.

Cependant...

M. DE RIVIÈRE.

Je m'occupe... Voilà tout...

COUSIN, se penchant vers lui.

Voyons, mon cher M. de Rivière... Personne ne nous voit. Un coup, rien qu'un coup pour essayer votre fameux système.

M. DE RIVIÈRE, prenant les cartes.

Il est infailible... monsieur...

BERTHE, s'avançant vers lui.

Mon père...

Cousin passe à droite.

M. DE RIVIÈRE

Je ne joue pas, mon enfant ; je ne joue pas...

COUSIN, à part.

Oh ! un peu plus...

M. DE RIVIÈRE, à Berthe.

J'allais montrer à monsieur l'infailibilité de mon système.

BERTHE.

Mon père, vous m'aviez promis de ne plus parler de cela.

M. DE RIVIÈRE.

Est-ce que je le puis ! Quand je pense que si j'avais seulement cinq mille francs pour emporter à Bade ou à Spa, avant deux mois j'achèterais pour toi et pour ta sœur une maison de campagne plus belle que celle-ci.

BERTHE.

Avant deux jours, vous auriez perdu vos cinq mille francs, pauvre père.

Elle remonte.

M. DE RIVIÈRE.

Personne ne me croit, personne n'a confiance en moi, ni mes filles, ni mon gendre.

Il remonte ainsi que Cousin.

MERCIER, se levant et allant à sa femme qui monte sur une chaise pour ranger la guirlande à gauche, près de la baie.

Emma, je t'en supplie, ne fais pas cela toi-même, appelle un domestique, sois prudente...

EMMA.

Prudente! à quel propos?

MERCIER.

A propos de ce que tu m'as fait espérer ce matin.

Il l'emmène sur la devant.

EMMA.

Moi, je vous ai fait espérer quelque chose?

MERCIER.

Tu étais fatiguée... tu te plaignais d'étourdissements... A diner, tu n'avais pas d'appétit... je t'en prie... ne danse pas trop ce soir.

EMMA.

Vous êtes fou!

Elle remonte près de Berthe au guéridon de gauche.

COUSIN, qui a entendu, revenant à Mercier.

Pauvre ami!

MERCIER.

Quoi! qu'est-ce que tu as?

COUSIN.

Rien... un élan du cœur. (A André, qui entre du fond à gauche.) Eh! arrivez donc, cher André!... comment vous, l'exactitude en personne, vous laissez refroidir le café?..

ANDRÉ.

Merci, je n'en prends jamais.

Il remonte.

COUSIN, à Mercier en baissant le voix *.

N'as-tu pas remarqué qu'il était soucieux, préoccupé, pendant le diner?

MERCIER.

Pas du tout... à propos de quoi?

COUSIN.

Tu sais... les caissiers... par le temps qui court...

* Berthe, Emma, André, Cousin, Mercier.

SCÈNE III

LES PRÉCÉDENTS, ANDRÉ.

EMMA, à André.

Qu'avez-vous fait de votre femme, monsieur André?

Berthe revient s'asseoir au-dessus du guéridon de gauche.

ANDRÉ.

Clémence! mais elle est sans doute au jardin avec nos enfants.

COUSIN, qui regardait à droite.

Eh! non, parbleu! la voilà qui tourne l'allée verte avec M. Savart.

ANDRÉ, à part, tristement.

Savart...

EMMA.

Elle est avec mon frère, tant mieux, si elle pouvait le rendre raisonnable.

COUSIN.

Eh! eh! c'est le contraire qui peut arriver... à votre place, je ne serais pas aussi tranquille. (Sur un mouvement d'André.) Ah! je sais bien que madame André est au-dessus de toutes médisances... mais ce diable de Savart a de si fâcheux précédents... il a tant... rôti de petits balais! excusez l'expression, mesdames.

André remonte, gagne lentement la droite et vient s'asseoir à droite du guéridon.

EMMA.

Je ne l'excuse pas, monsieur, c'est de mon frère que vous parlez.

COUSIN.

Mais je n'en dis pas de mal... au contraire... n'est pas mauvais sujet qui veut, n'est-ce pas, Mercier?

MERCIER.

Pourquoi me dis-tu cela?

COUSIN.

La fortune ne suffit pas. Il faut l'esprit, il faut l'audace... et ce cher Savart ne doute de rien... pas même de lui. Il continue ses folies de jeune homme. Il est convaincu qu'il n'a que vingt-cinq ans et il parvient à imposer sa conviction à

toutes ses connaissances du club et des coulisses de l'Opéra.

EMMA, se levant.

Vous oubliez, monsieur, que vous parlez devant...

Elle désigne Berthe.

COUSIN.

Devant mademoiselle. Eh bien, qu'ai-je dit? le foyer de la danse est un endroit parfaitement convenable. On y rencontre des pères de famille... (Regardant Mercier.) et même des gens qui voudraient l'être, et je prie mademoiselle de ne pas croire que j'ai eu l'idée de nuire dans son esprit, à M. Savart.

Mercier remonte au fond.

BERTHE, se levant.

Je ne sais ce dont vous voulez parler, monsieur... je ne vous ai pas entendu.

COUSIN, à part.

J'ai mis le doigt sur une petite blessure...

EMMA, à Berthe.

Viens avec moi, Berthe, voir si on a bien exécuté mes ordres.

Elles sortent par le fond à gauche.

SCÈNE IV

ANDRÉ, MERCIER, DE RIVIÈRE, COUSIN.

COUSIN, s'approchant d'André assis depuis un instant à l'écart à droite.

Que faites-vous là seul, dans votre coin... Vous ne m'en voulez pas de ce que j'ai dit tout à l'heure; vous n'êtes pas jaloux?

ANDRÉ.

Jaloux? non, monsieur.

MERCIER, redescendant et tirant sa montre*.

Avant une demi-heure, messieurs, nous aurons des nouvelles de la coulisse.

COUSIN.

Quelles nouvelles attends-tu?

MERCIER.

Parbleu! des nouvelles de Vienne! depuis que la spéculation s'est jetée sur les chemins de fer autrichiens, c'est Vienne qui règle nos cours.

* Mercier, Cousin, André.

COUSIN, voyant André se lever et se rapprocher.

A Vienne, tout va bien... hausse sur toute la ligne.

MERCIER.

Qu'en sais-tu ?

COUSIN.

Tu oublies que je suis parti une heure (Montrant André.)
après vous deux.

MERCIER.

Eh bien ?

COUSIN.

Eh bien!... une dépêche était arrivée. Il paraît que l'affaire des chemins turcs est décidément conclue avec la compagnie autrichienne.

ANDRÉ, vivement, se levant.

Vous en êtes sûr? vous avez vu la dépêche ?

COUSIN.

J'en sais le texte par cœur.

MERCIER.

En ce cas... après-demain lundi les autrichiens seront à
neuf cents francs.

ANDRÉ, vivement.

Oui, oui, cela doit être.

COUSIN, à part.

Cette joie... je m'en doutais...

MERCIER.

Quelle fortune pour ceux-ci! Quels désastres pour ceux-là!

Il remonte.

COUSIN, se frottant les mains.

Nous verrons, lundi, à la Bourse quelques bonnes exécutions.

Il remonte.

MERCIER, à M. de Rivière qui reparait au fond et se rapproche*.

Eh bien! M. de Rivière, de votre temps, on ne connaissait pas toutes ces émotions.

André se rassied.

COUSIN.

M. de Rivière en a connu d'autres.

DE RIVIÈRE, à Cousin.

C'est vrai, monsieur... J'en ai connu d'autres... plus vives et plus nobles que celles-là... des émotions de gentilhomme, monsieur. Nous, au moins, nous nous battions corps à corps avec l'ennemi... nous nous affrontions le destin...

* Mercier, Rivière, Cousin, André.

COUSIN, *hns à Mercier.*

Le voilà parti.

DE RIVIÈRE, *allant s'asseoir auprès du guéridon de droite *.*

Le joueur est sur la brèche; il paye de sa personne. Il attaque, il rompt; son or est là... sous sa main... il l'avance... il le retire; tous ses sens sont en action, l'ouïe, le toucher, la vue; les sommes qu'il gagne s'amoncellent devant lui; elles ont un corps, il les voit, il les palpe... il les caresse... Quand elles fuient sous le râteau du croupier, son œil les suit, sa main se crispe. J'en ai vu qui se déchiraient la poitrine, moins émus de sentir couler leur sang que de voir fuir leurs piles d'or. A la Bourse, on n'agit pas, on ne combat pas, on donne des ordres; et on attend passivement, les pieds sur les chénevis, qu'un événement imprévu, un souffle parti de Vienne ou de Berlin, la migraine d'un homme d'État, le caprice d'un banquier viennent, balancer par doit ou avoir les comptes de profits et pertes... Les gens dont vous parlez, monsieur, ne sont pas des joueurs: ce sont des spéculateurs, ce qui est bien différent.

COUSIN.

Tudieu! quelle botte!

ANDRÉ.

Je crois que vous vous trompez.

MERCIER.

Laissez!... Nos spéculations sont des jeux bien autrement formidables que les vôtres. D'abord la mise n'est pas limitée... On risque des millions à la fois, ce qui est déjà quelque chose... Et puis, pour le vrai spéculateur, la roulette ne s'arrête jamais, il n'y a pas de trêve, pas de cesse. L'émotion est continue; il ne vend que pour racheter; il n'achète que pour revendre; toujours en haleine, toujours sur le qui-vive, à la merci des plus grands événements comme des plus minces circonstances, il lutte non-seulement contre l'inconnu, mais contre l'invisible, contre l'impalpable, contre les fantaisies des hommes, bien autrement incohérentes que celles du hasard, et c'est justement cette impuissance, cette passivité absolue qui rendent ses chances plus incertaines et ses angoisses plus poignantes!

COUSIN.

Bravo! bravo!... Lorsque tu parles métier, tu es un tout autre homme: tu as de l'éloquence, de l'esprit.

MERCIER.

Ah! mais!...

Il s'assied à gauche *.

* Mercier, Cousin, Rivière, André.

* Mercier, Cousin, Rivière, André.

ACTE PREMIER

COUSIN, à André.

Que dites-vous de cette riposte, cher monsieur ?

ANDRÉ.

Je ne dis rien, monsieur.

COUSIN.

Ne trouvez-vous pas que Mercier a parfaitement exprimé la fièvre, la terreur d'un pauvre acheteur de chemins de fer autrichiens, attendant la dépêche qui doit décider de son sort ?

ANDRÉ, se remettant.

Je ne connais pas les émotions dont vous parlez... Je ne joue pas...

DE RIVIÈRE, tristement, se levant.

Nous ne jouons pas...

MERCIER, à Cousin.

Un caissier, mon cher, se contente d'inscrire sur ses registres, les reports, les primes, les coups de fortune et les catastrophes des autres, et quand il a la clef de sa caisse dans sa poche, il n'a qu'une chose à faire : dormir sur ses deux oreilles.

COUSIN.

Alors, au lieu de dormir, pourquoi prennent-ils si souvent le chemin de fer?...

ANDRÉ.

Ceux-là, monsieur, ajoutent à leur honte une honte de plus. Après certaines fautes, ou certains... malheurs, un homme n'a plus le droit de vivre.

DE RIVIÈRE, se levant.

Bien répondu, mon gendrel (A Cousin.) Quant à vous, monsieur, j'aime à croire que vous n'avez pas compris la portée du soupçon que vous venez d'exprimer.

Mercier se lève.

COUSIN.

Comment ! comment !

DE RIVIÈRE.

Prétexter de la faute de quelques-uns pour mettre en suspicion tant d'honnêtes gens, monsieur, c'est une sottise.

COUSIN.

Mais...

DE RIVIÈRE.

De mon temps, monsieur, on eût mis l'épée à la main pour des paroles moins graves que celles-là. C'est un jeu que vous ne connaissez peut-être pas... Tout vieux que je suis, je serais heureux de vous l'apprendre.

ANDRÉ, lui prenant le bras.

Venez ! venez, mon père.

Ils remontent et disparaissent.

COUSIN, à Mercier.

Après qui en a-t-il ?

SCÈNE V

MERCIER, COUSIN, puis EMMA.

MERCIER.

Cousin, tu as été inconvenant, comme toujours... tu es atroce, mon pauvre ami; je serai forcé de t'engager à rester chez toi, quand je recevrai du monde.

Il se rassied.

COUSIN.

Ah çà ! voyons, tu n'as aucune défiance...

MERCIER.

A propos de quoi ?

COUSIN.

Tu ne soupçonnes pas qu'André joue à la Bourse.

MERCIER.

Lui ? allons donc !

COUSIN.

Alors, pourquoi l'invites-tu chez toi ? J'ai cru que c'était pour l'observer, pour le surveiller : par ce temps d'épidémie fuyante qui fait courir les caissiers, on devrait pouvoir les fourrer dans sa poche dès que les bureaux sont fermés.

MERCIER.

Je l'invite, parce que c'est un honnête garçon et que cela fait plaisir à ma femme, amie d'enfance de mademoiselle Berthe de Rivière.

COUSIN.

Oui, oui, elle s'est aussi engouée de madame André, et t'a décidé à confier la caisse à son mari et à recevoir toute la ni-chée...

Il s'assied près de Mercier.

MERCIER.

Je ne permets pas qu'on se serve d'une pareille expression pour des gens que je reçois chez moi.

COUSIN.

Soit ! je la retire (A part)... mais je la replacerai.

MERCIER.

Mademoiselle Berthe est une charmante jeune fille... ma-

dame André une femme accomplie... M. de Rivière, un homme du meilleur monde.

COUSIN.

Un vieux joueur ruiné qui ne rêve que tapis vert, et aurait trouvé moyen d'organiser un baccarat... sur le radeau de la Méduse.

MERCIER.

Il n'a fait de tort qu'à lui-même.

COUSIN.

Et à ses filles qu'il a dépouillées.

MERCIER.

Et qui ne l'en respectent et ne l'en aiment pas moins.

COUSIN.

Comment donc... elles devraient l'en aimer davantage.

MERCIER.

Quant aux enfants, ils sont charmants !

COUSIN.

Comme leur mère, comme leur père, comme leur tante, comme leur grand-père, c'est convenu.

MERCIER.

Ma femme les adore, et je ne demande qu'une chose, c'est qu'elle en raffole de plus en plus.

COUSIN.

Je conçois cela... pour la mettre en goût.

MERCIER, se levant.

Ne parle pas de ces choses-là, tu n'es pas capable de les comprendre.

COUSIN.

J'en conviens, aussi je suis resté garçon et je n'en démor-drai pas.

EMMA, arrivant sur ces derniers mots *.

C'est probablement la seule bonne action que vous aurez faite dans votre vie.

COUSIN, se levant.

Vous voulez dire, madame, qu'il y a assez de mauvais ménages sans cela. Je partage tout à fait votre opinion et je vous laisse avec votre mari.

Il s'éloigne par la droite.

* Mercier, Cousin, Emma.

SCÈNE VI

EMMA, MERCIER.

MERCIER.

Pourquoi dit-il cela ? tu t'es donc plaint de moi ?

EMMA.

Si j'avais des plaintes à faire, croyez-vous que je prendrais M. Cousin pour confident ?

MERCIER.

Mais décidément, c'est une vipère que ce garçon-là.

EMMA.

C'est seulement aujourd'hui que vous vous en apercevez.

MERCIER.

Que veux-tu, c'est une faiblesse... Je lui administré tant de coups de poing à Stanislas que, malgré tous ses défauts, je me suis attaché à lui.

EMMA.

Vous auriez pu mieux placer vos coups de poing.

MERCIER.

Voyons, Emma, de toi à moi, tu me dis vous, cela m'est égal... mais en public, surtout en petit comité, devant nos amis, je t'en prie, tutoie-moi, et ne me dis pas monsieur !

EMMA.

Vous voulez que je vous appelle Aristide ?

MERCIER.

C'est plus bourgeois, j'en conviens, mais il n'y a rien de bourgeois comme le bonheur... et je ne voudrais pas que l'on pût croire...

EMMA.

Que vous n'êtes pas adoré de votre femme. Décidément, Aristide, vous voulez que tout ce qui vous appartient excite l'étonnement général.

MERCIER.

Mauvaise !... Tu es presque aussi méchante que Cousin... mais donne-moi un fils, et je te pardonne.

EMMA.

A condition qu'il soit si rose, si vermeil que vous puissiez dire à vos amis : J'ai le plus bel enfant du monde !

MERCIER.

Comme j'ai la plus charmante femme de Paris. Ne me blâme pas de mon goût pour le beau, c'est toi qui m'as gâté.

EMMA.

Charmant, mais perdu ; il n'y a personne pour vous entendre.

SCÈNE VII

LES MÊMES, SAVART.

SAVART, du fond.

Si fait... je suis là... qu'a-t-il dit le beau-frère ? répétez !... je suis en veine d'admiration. Votre dîner était excellent : vins exquis, mets délicieux... Je suis sous le charme, je vois tout en rose... même les jupes blanches... je ne demande qu'à déborder d'enthousiasme... Allez-y, beau-frère, allez-y !...

Il descend à droite.

MERCIER.

Je ne veux pas devoir votre admiration à la reconnaissance de l'estomac.

SAVART.

Bravo ! bravo !

Il s'assied à droite près du guéridon.

MERCIER, s'éloignant.

Adieu, Emma.

EMMA.

Adieu, Aristide.

SAVART.

Tu l'appelles Aristide ?

MERCIER.

Pourquoi pas ?

Il s'éloigne par la droite.

SCÈNE VIII

EMMA, SAVART.

EMMA.

D'où viens-tu ?

SAVART.

De balancer l'innocence ; mais on a trouvé que je la lau-

* Emma, Mercier, Savart.

çais trop haut et on m'a destitué de mes fonctions. On fume ici, n'est-ce pas, il n'y a pas de femmes.

EMMA.

Eh bien, pour qui me prends-tu ?

SAVART.

Toi, tu es un bon garçon, un camarade, le confident de mes folies.

EMMA.

Oui, j'en ai entendu de belles, en entendrai-je encore longtemps ?

SAVART.

Mais je l'espère.

EMMA.

Tu ne veux donc pas te ranger ?

SAVART.

Je me range tous les jours, pour voir passer les jolies femmes.

EMMA.

Ah çà ! ne vous arrive-t-il jamais de vous dire, monsieur mon frère, que vous avez dix ans de plus que moi ?

SAVART.

Jamais je ne me dis de choses désagréables. C'est mon seul principe.

EMMA.

Et que je cours à grands pas vers la trentaine.

SAVART, se levant.

Bah ! tu te donneras une entorse pour ne pas la rattraper.

EMMA.

On entrevoit dans vos cheveux quelques fils argentés.

SAVART.

C'est moi qui les teins pour me donner un air sérieux.

EMMA.

Et votre taille ?

SAVART.

Pas un mot de plus...

EMMA.

Tu vois bien...

SAVART.

Qu'est-ce que je vois ?

EMMA.

Qu'il est temps de devenir sérieux.

SAVART.

Tu veux que je me fasse nommer député.

EMMA.

Non, j'aime mon pays. Je veux simplement te voir renoncer à la vie que tu mènes.

SAVART.

Y renoncer! ah! si tu étais à ma place.

EMMA.

Mon frère...

SAVART.

Eh bien! quoi! tu n'y es pas. Ah! ma sœur, tu ne sais pas comme c'est amusant de vivre au milieu de tous ces petits êtres blonds, bruns, châtaîns, roux, jolis à croquer, avec leurs petites dents blanches, leurs yeux de toutes les nuances, leurs nez... Ah! tiens, ne parlons pas de leurs nez!

EMMA.

Si encore tu ne t'adressais qu'à ces nez-là, des nez de demi-vertus, mais, malheureusement tu oses...

SAVART.

Prends garde d'être... indiscreté....

EMMA.

Eh bien! oui, je le serai... Quoi! tu n'as pas honte de t'attaquer à une de mes amies, à une si charmante femme, si parfaitement honnête, qui adore son mari,

SAVART.

Laisse-moi donc tranquille! est-ce qu'on adore son mari?

EMMA.

Tu t'imagines peut-être qu'elle t'écoute, quand tu lui déli-tes tes fadaïses?

SAVART.

Elle m'écoute, puisqu'elle me répond.

EMMA.

Parce qu'elle te considère comme un fou qu'il ne faut pas contrarier; la complaisance qu'elle te montre est une preuve de son honnêteté... une femme moins sûre d'elle-même se récrierait, soit par prudence, soit par crainte... Moi, qui te parle, si on me faisait la cour de trop près, si on m'attaquait trop ouvertement, je pousserais de grands cris.

SAVART.

Oh! oh!... pourquoi?

EMMA.

Parce que... parce que... je ne suis pas bien solide, et que je n'ai pour défense que ma légèreté, mon insouciance, ma paresse, et quelques petits principes... tout petits.

SAVART.

Et Aristide?

EMMA.

Mais Clémence peut défier toutes les séductions... elle sait bien qu'on ne la convaincra pas.

SAVART.

Bah! il y a toujours dans la vie d'une femme. un moment

où elle perd la tête. Il ne s'agit que d'être là pour la ramasser.

SCÈNE IX

LES MÊMES, BERTHE.

Berthe parait à gauche, aperçoit Savart, hésite et fait un mouvement pour l'éviter.

EMMA, qui l'aperçoit.

Berthe, viens à mon aide, je suis en train de sermonner mon frère; il t'écoutait jadis.

BERTHE.

Je m'entends mal à faire des sermons, ma bonne Emma, et je ne suis pas la sœur de M. Savart.

EMMA.

Monsieur Savart! quel ton cérémonieux! Tu l'appelais Georges autrefois.

SAVART.

Ne sommes-nous plus amis, mademoiselle Berthe?

BERTHE.

Je suis l'amie de votre sœur, monsieur, et je m'intéresse à tous ceux qu'elle aime.

SAVART.

A cause d'elle, et non pour eux.

BERTHE.

J'aime à croire que cela leur importe peu.

Elle s'éloigne par la droite.

SCÈNE X

EMMA, SAVART.

SAVART.

Elle est raide, ton amie.

EMMA.

Avoue que son sermon vaut bien le mien.

SAVART.

Il a même un avantage sur le tien, il est plus court.

* Berthe, Emma, Savart.

EMMA.

C'est égal, tu es piqué, mon frère.

SAVART.

Moi, je me soucie bien de l'opinion de mademoiselle Berthe.

Il passe à gauche *.

EMMA.

On tient toujours à l'estime des cœurs bons et honnêtes.

SAVART.

Ah çà ! ils sont donc tous... farcis d'honnêteté dans cette famille : la soeur aînée, la soeur cadette, tout cela pose pour la vertu et fait poser les autres... Eh bien ! morbleu ! j'en aurai le cœur clair. Ah ! tu me fais des sermons, et bien ! je me range, je ne m'adresse plus aux demi-vertus... je m'adresse aux vertus entières. je veux savoir de quoi c'est fait, et j'en briserai quelques-unes comme les enfants brisent leurs poupées pour en découvrir les ressorts.

EMMA.

Il y a des poupées qui ne se brisent pas.

SAVART.

Tu dis cela pour ta Clémence. Eh bien ! je m'attache à elle. Déguisé en serpent, je passe ma vie à lui offrir des tas de pommes.

EMMA.

Ta vie ?

SAVART.

C'est une manière de parler. Je ne me crois pas capable de rester plus de trois mois, un plat de pommes à la main, en répétant ces mots : Madame en prend-elle ?... mais dans trois mois je serai fixé !

EMMA, se dirigeant vers la gauche.

Eh bien ! je te fais la partie belle ! voici Clémence... Entre dans ta peau de serpent et prends garde d'étouffer.

Elle sort par le fond.

SAVART, la reconduisant.

Tu te moques de moi, n'est-ce pas... mais nous verrons bien... (Il se retourne, aperçoit Clémence qui au fond, à droite, embrasse ses enfants et dit :) Peut-on dépenser tant de baisers pour ces affreux petits êtres-là ?

* Savart, Emma.

SCÈNE XI

SAVART, CLÉMENCE.

CLÉMENCE.

Allez, mes petits anges!... (Entrant et apercevant Savart.) Avez-vous vu mon mari, M. Savart?

SAVART.

Non, madame, et j'en suis heureux!

CLÉMENCE.

Heureux, pourquoi cela?

SAVART.

Parce que je n'aime pas à me rencontrer avec ceux que j'envie; cela développe mes mauvais instincts.

CLÉMENCE.

Vous n'avez pas de mauvais instincts, M. Savart, vous avez de fausses idées.

Pendant ce qui suit elle dispose les fleurs qu'elle tient à la main dans un vase placé sur une console à droite, premier plan.

SAVART.

Lesquelles, madame?

CLÉMENCE.

D'abord celle de croire qu'on ne peut être agréable à une femme qu'en lui débitant ce que vous appelez de galants propos.

SAVART.

Vous êtes sévère, madame, pour mes petits essais...

CLÉMENCE.

J'en ai le droit; pendant une heure vous m'avez tenue à votre bras que je n'osais quitter dans la crainte de paraître attacher trop d'importance à vos paroles, et vous n'avez pas cessé de m'adresser des discours... comment dirai-je?...

SAVART.

Vous ne trouverez pas, madame.

CLÉMENCE.

Soit! et maintenant encore vous abusez d'une question que je vous fais, pour recommencer... Vous voulez donc me priver du plaisir d'accepter les invitations de votre beau-frère?

SAVART.

Ah! madame, que dites-vous là?

CLÉMENTINE.

Cela me ferait beaucoup de peine, je vous assure. J'aime à venir dans cette maison où je reçois un si bon accueil, près de votre sœur que j'aime de tout mon cœur, dans ce grand jardin où mes enfants ont tant de plaisir à s'ébattre. Ne me forcez pas à rester enfermée dans Paris, lorsque cette jolie campagne m'est ouverte... mon existence est des plus modestes, vous le savez... c'est à force d'ordre et d'économie que je parviens avec les seuls appointements de mon mari, à subvenir aux besoins de toute ma famille; nous sommes nombreux, mon père, ma sœur, mes enfants, et nous serions privés des plaisirs salutaires de la campagne, si vous et les vôtres ne nous offrez une gracieuse hospitalité.

SAVART, à part.

Le père, la sœur, les enfants, la campagne. C'est elle qui me fait du sentiment. Les rôles sont renversés.

CLÉMENTINE, cessant de s'occuper des fleurs.

Voulez-vous, monsieur, que nous nous expliquions franchement une fois pour toutes ?

SAVART.

C'est tout ce que je demande, madame.

Clémentine lui fait signe de prendre un siège.

CLÉMENTINE.

Eh bien ! voyons !... Pour me plaire, pour me fasciner, quels sont vos moyens de séduction ? Parlez, quels sont-ils ?

Elle s'assied près du guéridon à droite.

SAVART.

Diable ! mais, madame, vous m'embarrassez. Et puis, si je vous les livre je manquerai mes effets.

CLÉMENTINE.

Eh bien... je vais vous les dire !

SAVART.

Ah ! je préfère cela !

S'assoyent au milieu et près d'elle.

CLÉMENTINE.

Vous êtes aimable... spirituel...

SAVART.

Madame, vous me comblez.

CLÉMENTINE.

Ce vernis de scepticisme que vous affectez plus encore qu'il n'est en vous, donne à votre conversation, à vos allures, un piquant, un brillant qui étonnent et qui peuvent séduire.

SAVART.

Vous croyez ? je suis bien content de savoir cela.

CLÉMENTINE.

En outre vous êtes riche, très-riche...

SAVART.

Oh !

CLÉMENTINE.

Les uns disent prodigue, moi je dis généreux.

SAVART.

Oh ! madame, en admettant que ce moyen de séduction réussisse dans un certain monde, vous ne me ferez pas l'injure de croire que je puisse songer...

CLÉMENTINE.

Permettez, monsieur. N'avez-vous pas cité tout dernièrement devant moi, cette réponse d'une grande dame, disiez-vous, à qui un tentateur faisait des offres toujours croissantes, un million, deux millions, je crois, et qui finit par s'écrier : Ah ! vous m'en direz tant ! Cette citation, tout historique qu'elle soit, tend à prouver que vous avez sur les femmes en général de singulières idées.

SAVART.

Ah ! madame, dire qu'en fait d'histoire ancienne, je ne connais que cette anecdote et qu'elle m'a si mal réussi !

CLÉMENTINE.

Eh bien ! monsieur, eussiez-vous toutes les séductions dont je viens de parler et d'autres encore, j'aurais le ridicule de vous préférer mon mari... Je ne parle pas de mes devoirs, de mes enfants, de mon honneur, je parle de mon affection, de ma tendresse, de mon amour... C'est que nous avons souffert ensemble, monsieur... nous avons passé des jours pénibles, nous soutenait, nous appuyant, nous serrant l'un contre l'autre, nous fortifiant tous deux par notre mutuelle affection, et de pareils souvenirs enchaînent à jamais deux existences. (Se tournant gracieusement vers Savart.) Voilà, monsieur, l'explication que je désirais avoir avec vous.

Elle se lève et descend au pas.

SAVART.

J'avoue, madame, qu'elle ne me satisfait pas complètement.

CLÉMENTINE, regardant au fond à gauche.

J'aperçois mon mari, me permettez-vous de le rejoindre ?

SAVART, se levant et rangeant sa chaise.

Je ne vous le permettrais pas que ce serait absolument comme si...

CLÉMENTINE.

Vous me le permettiez...

SAVART, s'écartant vers le fond à droite.

Rejoignez donc votre mari, madame, ou plutôt non, je vous cède la place. (Clémentine remonte à gauche ; à part.) Allons, je suis battu ! mais je repasserai...

Il sort par la droite.

SCÈNE XII

ANDRÉ, CLÉMENCE.

ANDRÉ, *rentrant de gauche, fond*
Ah ! te voilà, Clémence, où sont tes enfants ?

CLÉMENCE.

Ils viennent de partir pour Paris, avec leur bonne, puis-que Emma veut nous faire danser toute la nuit. Je t'ai cherché pour que tu leur dises adieu... qu'es-tu donc devenu ? Tu paraissais préoccupé en sortant de table. J'ai vu sur ton front ce que tu appelles plaisamment le pli du comptable, je me suis dit : C'est la fin du mois, une erreur le tourmente, une addition le tracasse et je t'ai laissé tout à ton aise.

ANDRÉ.

Le pli est effacé... et je suis heureux, Clémence, bien heureux.

CLÉMENCE.

Heureux ! cette erreur était donc importante ?

ANDRÉ.

Très-importante, oui... mais elle est réparée, plus que réparée, je l'espère.

CLÉMENCE.

Plus que réparée ; que veux-tu dire ?

ANDRÉ.

Tu le sauras, tu le sauras bientôt, ce soir, demain... Ah ! Clémence, que j'ai eu peur.

CLÉMENCE.

Peur ?... réellement peur ? Paul, tu m'effrayes.

ANDRÉ.

Ne crains rien, ne crains rien, c'est fini, c'est passé...

SCÈNE XIII

ANDRÉ, CLÉMENCE, TROIS INVITÉS avec
COUSIN, EMMA, puis MERCIER.

COUSIN, *au fond, avec les invités qui arrivent de droite.*
C'est incroyable ! c'est mouf.

CLÉMENTINE.

Ah ! le train est arrivé !... voici les invités qu'attendait Emma.

Elle va au fond recevoir des dames qui paraissent.

COUSIN, qui est entré avec trois invités.

On ne mystifie pas les gens à ce point..

MERCIER, rentrent de droite et le rejoignant*.

Qu'y a-t-il donc ?

COUSIN.

Il y a que cette dépêche de Vienne dont je vous parlais tout à l'heure, dont on m'avait mis le texte sous les yeux.

MERCIER.

Eh bien ?

COUSIN.

Elle était fausse.

ANDRÉ, à part.

Fausse !..

COUSIN.

C'est une mauvaise plaisanterie de ce scélérat de coulisier... mais je lui revaudrai cela.

MERCIER.

Mais alors ?

COUSIN.

Alors, mon cher, c'est tout le contraire qui est arrivé... débâcle complète, et cette fois la nouvelle est certaine, il y avait ce soir cinquante francs de baisse à la coulisse sur les autrichiens.

ANDRÉ.

Cinquante francs... de .. baisse !

MERCIER, lisant un papier que vient de lui remettre Cousin.

Où, messieurs, rien de plus vrai ; cinquante francs sur les autrichiens... quarante sur les lombards. Ce n'est pas une baisse, c'est une catastrophe.

ANDRÉ, à lui-même.

Perdu ! je suis perdu !... Le déshonneur ! l'infamie !... ah ! jamais ! jamais !

Il sort précipitamment par la gauche.

* Emma et dames au fond. André, Cousin, invités, Mercier.

SCÈNE XIV

MERCIER, COUSIN, EMMA, INVITÉS, SAVART,
BERTHE, M. DE RIVIÈRE.

Des domestiques apportent des candélabres; la scène s'allume et on entend le prélude d'un quadrille; les sièges et les guéridons sont reculés le long du décor.

EMMA.

Allons, messieurs, nous n'attendions que vous. On va danser et je vous préviens qu'on ne part pas avant le jour*.

MERCIER.

Mes voitures vous reconduiront, j'ai assez de chevaux pour vous tous.

COUSIN.

Des chevaux superbes, magnifiques, admirables. Tu as créé une race nouvelle, la race macédonienne. Tes coursiers descendent de l'illustre Bucéphale qui gagna tant de poules sur les turfs de l'antiquité.

Coup de feu au dehors, précédé d'un cri.

MERCIER.

Qu'est-ce que cela ?

EMMA.

Un accident ?...

BERTHE.

Mon Dieu ! qu'est-il donc arrivé ?

EMMA, à Savart qui entre de droite **.

Ne viens-tu pas d'entendre ?

SAVART.

Quoi ?...

EMMA.

Cette détonation.

SAVART.

Vous oubliez que vous avez un tir dans votre jardin.

EMMA.

Mais on a crié... Ah ! je veux...

Elle se précipite; mouvement général vers le fond.

* Berthe, Emma, invités, Mercier, Cousin, invités.

** Berthe, invités, Emma; Savart, Mercier, Cousin.

SCÈNE XV

LES MÊMES, CLÉMENCE, ANDRÉ.

CLÉMENCE, paraissent au bras de son mari et faisant de
grands efforts pour paraître calme *.

Qu'avez-vous ? où allez-vous ?

EMMA.

Vous n'avez donc pas entendu ?

CLÉMENCE.

Quoi ?

EMMA.

Ce coup de pistolet.

CLÉMENCE.

Comment ne l'aurais-je pas entendu ?... c'est moi qui...

EMMA.

Vous ?

BERTHE.

Toi ?

CLÉMENCE.

Nous passions près du tir, qui venait de s'éclairer tout à
coup... André m'a défilée, je suis entrée, j'ai pris une arme
et...

EMMA.

Mais ce cri ?

CLÉMENCE.

Vraiment, ai-je crié ? c'est bien possible, je vous avoue
franchement que j'ai fermé les yeux... et je ne sais plus ce
qui est arrivé... il paraît que je ne suis brave qu'en appa-
rence... j'en tremble encore...

EMMA.

Allons, il n'y a qu'une façon de vous remettre... c'est de
danser... en place pour le quadrille...

SAVART, à Clémence.

Madame, me ferez-vous l'honneur ?...

CLÉMENCE, troublée.

Oui, monsieur, oui, volontiers.

SAVART, étonné, à part.

Volontiers... comme elle est devenue aimable.

* Berthe, invités, Emma, André, Clémence, Savart, Mercier, Cou-
sins.

ANDRÉ, bas à Clémence.

Partons!... partons!... je t'en supplie!...

CLEMENCE, bas à André.

Il faut que tu restes... il le faut... invite Emma.

COUSIN, bas à Mercier, sur le devant à droite.

Veux-tu savoir la vérité sur ce coup de pistolet?

MERCIER.

Eh bien?...

COUSIN.

C'est un coup de pistolet de caissier...

Savant a pris la main de Clémence, André a invité Emma, on se met en place pour le quadrille.

ACTE DEUXIÈME

Un salon chez André. Amblement confortable mais sans luxe. Au fond, porte d'entrée principale. A droite, troisième plan dans l'angle, porte du logement de M. de Rivière. A gauche, en parallèles, portes des autres pièces. A droite, sur le devant, un canapé à gauche duquel est une chaise. A gauche, une table-bureau et une chaise. Devant le bureau et entre deux chaises placées en biais, un tout petit guéridon. A droite, une glace.

SCÈNE PREMIÈRE

CLÉMENCE, BERTHE, M. DE RIVIÈRE, ANDRÉ.

Au lever du rideau, ils entrent en scène tous quatre, Berthe donnant le bras à M. de Rivière, puis André avec Clémence. Berthe fait asseoir M. de Rivière près du guéridon à droite *.

BERTHE.

Comment! Julie n'est pas encore levée.

M. DE RIVIÈRE.

Elle a cru sans doute qu'on nous retiendrait ce matin à Viroflay et que nous rentrerions beaucoup plus tard... C'est ce qui serait arrivé si Clémence n'eût absolument voulu partir tout de suite, après le bal.

BERTHE.

Tu es fatiguée, Clémence?

CLÉMENCE, qui s'est débarrassée convulsivement de son mantelet et de son capuchon qu'elle pose sur un siège du fond.

Où...

BERTHE, montrant André.

André aussi, car vous n'avez pas dit un mot pendant tout le trajet, et pourtant quelle délicieuse matinée! C'est bon de

* Berthe, Rivière, Clémence et André, au fond.

se trouver ainsi, au milieu de la campagne, par un beau soleil levant... Cela rafraîchit le cœur.

M. DE RIVIÈRE.

Cela me rappelait mes jours d'autrefois, lorsque, après une nuit passée au cercle, nous montions trois ou quatre en voiture, pour aller à Madrid ou à Saint Cloud, continuer la partie commencée la veille... Ceux qui avaient perdu espéraient se rattraper; ceux qui avaient gagné, auraient préféré peut-être...

CLÉMENCE, descendant.

Mon père, est-ce que vous ne vous retirez pas dans votre chambre?

M. DE RIVIÈRE, se levant.

Hélas! il le faut bien... maintenant, je n'ai plus qu'à me coucher...

CLÉMENCE.

Et toi, Berthe?

André redescend près du canapé.

BERTHE.

Tu veux te reposer, je te laisse; moi je n'ai pas envie de dormir... Je vais attendre le réveil des enfants, et je les amuserai dans ma chambre pour qu'ils ne fassent pas de bruit. A tantôt ma sœur, à tantôt, André... dormez bien, mon père!

Elle prend la main de Rivière, ils remontent.

M. DE RIVIÈRE, au fond.

Tout bien réfléchi, je ne me coucherai pas... je n'en dormirai que mieux cette nuit... Je vais prendre un verre de madère et faire un whist avec trois morts.

Il sort à droite, Berthe à gauche.

SCÈNE II

CLÉMENCE, ANDRÉ.

CLÉMENCE.

Après s'être assuré que les portes sont fermées, revenant à André qui s'est assis sur le canapé.

Enfin, nous sommes seuls... parle, dis-moi tout!

ANDRÉ.

Clémence!

CLÉMENCE.

Tout, entends-tu, je veux tout savoir, ah! cette nuit, cette

Berthe, Rivière, Clémence, André.

nuit terrible... sourire, danser... Est-ce que mes cheveux n'ont pas blanchi? Mais parle, parle donc!

Elle prend la chaise placée près du canapé.

ANDRÉ.

Que veux-tu que je te dise?

CLÉMENCE, s'asseyant.

Comment! ce que je veux que tu me dises... je te trouve un pistolet à la main, tu l'as déjà dirigé sur ton cœur... une seconde de plus, et tu es mort... Je pousse un cri, je m'élançai... le coup part mais ne l'atteint pas... Dans cet élan désespéré, j'ai pu détourner ton bras, et maintenant que je puis enfin t'interroger, tu me réponds... Ah! voyons, c'est de la folie... tu ne sens donc pas que je me meurs.

ANDRÉ, cachant sa tête sur le sein de Clémence.

Clémence!... Clémence!...

CLÉMENCE.

Oui, c'est cela... reste ainsi, ton cœur contre le mien.. parle, je ferme les yeux... je ne te regarderai pas, tu peux tout dire...

ANDRÉ.

Eh bien! (Se reculant tout à coup.) Non, non, je ne peux pas, je ne peux pas...

CLÉMENCE.

Tu ne peux pas... mais alors, c'est donc... non, j'aime mieux que tu parles... Comprends donc, si tu ne parles pas, ce que je puis supposer, ce que je puis croire... non non, cela ne se peut pas... Voyons, tu voulais te tuer, c'est évident... pour quel motif...? Tu es malheureux, je te rends malheureux...

ANDRÉ.

Toi!

CLÉMENCE.

Ce n'est pas cela... quoi alors? Tu ne m'aimes plus, et tu voulais... mais non, c'est insensé... Tu crois que je ne t'aime pas... non, ce ne peut être cela... Mais quoi donc? Tu voulais mourir, et tu ne t'es pas demandé ce que je deviendrais, moi, moi... et tes enfants, malheureux! tes enfants.

ANDRÉ, se levant et passant *.

J'étais fou... je ne sais ce qui m'a passé par la tête... un transport au cerveau, une hallucination... et puis, que sais-je? tu t'es peut-être trompée... je prenais ce pistolet, sans savoir...

CLÉMENCE.

Tu mens... tu mens, te dis-je... j'ai vu ta pâleur, j'ai vu

* André, Emma

ton mouvement... Me tromper ! Oh ! non je n'oublierai jamais ! Tu voulais te tuer... ose le nier....

ANDRÉ.

Eh bien ! oui...

CLÉMENTINE, se levant.

Et tu crois pouvoir te taire... tu refuserais de dire pourquoi tu disposais de mon existence... oui, de mon existence !.. ta vie, la mienne, n'est-ce pas tout un ? Je dois tout savoir, tout partager, tout porter avec toi... eh ! pourquoi ne le dirai-je pas ? même ta honte...

ANDRÉ.

Tais-toi !

CLÉMENTINE.

Ah ! Dieu soit loué ! si je t'offense ce n'est donc pas cela...

ANDRÉ.

Tu ne m'offenses pas, tu m'écrases.

Il tombe accablé sur la chaise à droite du guéridon.

CLÉMENTINE allant à lui.

Ah ! tu as pris de l'argent dans la caisse... tu as joué, tu as perdu... combien ?

ANDRÉ.

Deux cent mille francs...

CLÉMENTINE.

Deux cent mille francs... mais nos sommes perdus !

ANDRÉ.

Tu vois bien que je dois mourir.

CLÉMENTINE.

Mourir, mourir, et après... et c'est tout ? mais ce n'est pas toi seul qui dois mourir alors... ce n'est pas seulement nous deux... nos enfants, il faut qu'ils meurent aussi...

ANDRÉ, se levant.

Nos enfants !

CLÉMENTINE.

Est-ce que tu peux tuer le nom qu'ils portent ? Tu n'as donc pas pensé à eux ?

ANDRÉ.

Je n'ai songé qu'à m'enrichir. Le vertige m'entraînait... j'en'ai pas vu la route, je ne regardais que le but.

Il retombe assis à gauche devant le bureau.

CLÉMENTINE.

Le but... oui, le but justifie tout. C'est la morale d'aujourd'hui... voilà où elle mène. T'enrichir... pour qui ? pour moi ? Mais as-tu jamais surpris dans mes paroles, dans mes regards, une apparence d'envie, de dépit, de regret... cela ne se peut pas, car je ne désirais rien, je ne regrettais rien... j'étais heureuse... Ah ! cette fièvre du jour, cette fièvre de l'or, cette

soif de briller, cette rage de paraître... tu n'as pu t'en préserver!... Ne me dis rien, ne m'explique rien, je comprends tout... (Elle tombe assise entre le bureau et le guéridon.) Tu as vu venir à ta caisse ces parvenus de la fortune, ces élus du sort, qu'enrichissait en un jour le hasard d'une spéculation heureuse. C'est toi qui leur comptais ces morceaux d'or si facilement gagnés, avec lesquels ils écrasaient, le lendemain, de leur luxe improvisé, le travail patient et honnête... et peu à peu une pensée t'est venue, tentation horrible que tu as repoussée, mais qui chaque jour renaissait... Pourquoi ne ferais-je pas comme eux! et tu ne m'as rien dit... et je n'ai rien deviné... et hier encore jusqu'au coup de tonnerre qui m'a réveillée, je ne me doutais de rien... Ah! ah! ah! on parle des pressentiments du cœur!

ANDRÉ.

Ce n'est pas hier, quand je voulais me tuer... c'est aujourd'hui seulement que je comprends mon crime. Clémence, la justice qui me frappera ne me fera pas autant de mal que ton mépris.

CLÉMENTINE, se levant et le serrant dans ses bras.

Mon mépris, que dis-tu là? Est-ce que ta faute n'est pas la mienne; est-ce que ton sort n'est pas le mien? Si tu ne m'avais pas prise, pauvre et délaissée, avec cette double charge du père et de la sœur que je traînais après moi, aurais-tu conçu ce désir de fortune? C'est moi qui suis la première coupable, j'aurais dû refuser ton dévouement et ton amour!

ANDRÉ.

Mon Dieu, mon Dieu! et je vais la perdre... et je vais lui laisser un avenir de honte et d'infamie, la misère, l'opprobre pour elle, pour ses enfants...

CLÉMENTINE.

Mes enfants!... Non, non, cela ne sera pas... Cela ne peut être... c'est à eux qu'il faut songer... C'est pour eux qu'il faut agir... Mes enfants! (s'éloignant.) Ah! je me sens capable de tout pour les sauver, pour les défendre... tu as bien fait de me les rappeler, je les oubliais... Voyons, voyons, du calme, du sang-froid... relève la tête, regarde-moi... et parlons de nos affaires... froidement, sans nous ménager, cruellement s'il le faut... (S'asseyant près d'André.) Deux cent mille francs, comment se fait-il que M. Mercier ne se soit pas aperçu?

ANDRÉ.

Je ne me suis engagé que peu à peu... je jouais sous un faux nom... j'ai perdu d'abord une somme minime; puis je me suis laissé entraîner à une seconde opération pour couvrir la première... j'ai perdu encore...

CLÉMENTINE.

L'éternelle histoire du jeu... continue !

ANDRÉ.

J'allais... j'allais... je ne voyais plus... je donnais des ordres, puis je les révoquais... je liquidais quand il aurait fallu garder ; j'achetais au lieu de vendre... j'avais des timidités ridicules et des hardiesses insensées... j'étais fou... je ne comptais plus, tellement j'avais peur de connaître le chiffre de mon découvert... Un jour enfin, ce chiffre m'apparut et me foudroya... je devais à ma caisse plus de cent mille francs.

CLÉMENTINE.

Après ?

ANDRÉ.

Je songeai alors... à me tuer... Il y a quelques jours environ... toutes mes dispositions étaient prises... un matin, je t'ai embrassée en me disant : « C'est le dernier baiser que je lui donne. » Clémentine... Clémentine... Comprends-tu ?

CLÉMENTINE.

Ensuite ?

ANDRÉ.

Un miracle m'a sauvé ce jour-là... je reçus un dépôt de deux cent mille francs à l'insu de M. Mercier... je donnai un reçu j'encaissai l'argent mais je ne le portai pas sur mes livres et le déficit se trouva couvert. En même temps une opération se présentait, probable, presque certaine... elle pouvait, elle devait me sauver. Elle m'eût sauvé, en effet, sans un de ces événements qu'on ne peut prévoir... une catastrophe, un coup de foudre. Non-seulement je ne gagnai pas la somme considérable que j'espérais, que je touchais déjà pour ainsi dire, mais des deux cent mille francs qu'on m'a confiés, je n'ai plus rien... rien...

CLÉMENTINE.

Ce dépôt, M. Mercier l'ignore encore ?

ANDRÉ, se levant.

Oui... il doit l'ignorer.

CLÉMENTINE.

Il faut donc gagner du temps à tout prix et nous procurer ces deux cent mille francs.

ANDRÉ.

Comment, par quel moyen ?

CLÉMENTINE, se levant.

Est-ce que je sais ? Voyons, quelles sont nos ressources ? Mes bijoux, ceux de Berthe. Elle a quelques économies, quatre ou cinq mille francs, je crois... puis, tu sais, j'ai ma mar-

rainc... elle voulait me doter autrefois... je lui demanderai... que puis-je lui demander?... Cinquante mille francs, c'est cela... Toi, de ton côté, as-tu des amis, des parents? va les voir!... surtout qu'ils ne se doutent pas... ne leur demande pas cet argent pour toi... dis-leur... quoi?... tiens, dis-leur que j'ai des dettes... que je suis dépensière, coquette, et que par mes prodigalités je t'ai mis dans un embarras excessif, un embarras qui peut compromettre ta position... Mon Dieu, je ne serai pas déshonorée; cela me sera commun avec tant d'autres... Va, courage!... tu vois bien que j'espère, que j'ai confiance puisque je plaisante, puisque je ris... Ne perds pas une seconde, va, agis, demande, cherche!... Eh bien! tu pars sans m'embrasser?

ANDRÉ, le pressant dans ses bras.

Ah! courageuse créature, tu me relèves, tu me ranimes... conjurons le péril d'aujourd'hui et je réparerai tout. Me suivras-tu si je m'expatrie pour racheter ma faute?

CLÉMENCE, le couvrant de baisers.

Oui, je te suivrai partout. Je t'aime!... je t'aime... je t'aime. Va!

Elle le pousse dehors et tombe épuisée sur un siège, à droite de la porte du fond.

SCÈNE III

CLÉMENCE, seule, avec un violent désespoir.

Ah! nous sommes perdus, perdus!...

Elle se relève par un mouvement plein d'énergie, court au petit bureau, et se met à écrire.

Ma chère marraine... (S'interrompant.) Que lui dire pour la toucher? Si je prenais le chemin de fer... si j'y allais moi-même? Non, je ne puis laisser mon mari seul en ce moment... En mettant cette lettre à la poste avant-midi, je puis avoir une réponse demain. (Elle écrit.) « Ma chère marraine, si vous m'aimez, si... » (Elle continue à écrire avec une grande précipitation. Sa main court sur son papier. De temps en temps elle s'interrompt, cherche une idée et se remet à écrire. S'arrêtant et relisant.) Oui, c'est cela... c'est cela... il est impossible que cette lettre ne l'impressionne pas, ne la touche pas. (Elle cache sa lettre et somme. Julie paraît au fond.) Julie, cette lettre à la poste... pas une minute de retard, je vous prie...

JULIE.

J'y vais tout de suite, madame...

CLÉMENCE.

Que fait ma sœur ?

JULIE.

Elle est auprès de M. de Rivière.

CLÉMENCE.

Priez-la de venir me parler !

JULIE.

Oui, madame.

Elle sort par la droite.

CLÉMENCE, se levant.

Mes bijoux maintenant... (Elle prend une boîte dans un petit meuble placé à côté du bureau.) Saintes reliques, chers cadeaux, trésors de deuil et joie, ce que vous valez pour moi, quelle fortune pourrait le payer, et de quelle ressource me sera ce que vous valez pour les autres ? Oh ! je les vendrai pourtant... je n'ai pas le droit d'avoir des bijoux... nous devons tout donner.

SCÈNE IV

CLÉMENCE, BERTHE.

BERTHE, venant de droite.

Comment, tu n'es pas couchée ?

CLÉMENCE, la rejoignant au milieu.

Berthe, ne m'as-tu pas dit, il y a quelques jours, que tu avais réuni les économies de jeune fille, tous les petits cadeaux d'argent qu'on t'avait faits autrefois ? que tout cela pouvait monter à cinq mille francs environ religieusement serrés dans ton bureau ?

BERTHE.

Oui

CLÉMENCE.

Eh bien ! ma sœur, j'ai besoin de cette somme, donne-la moi !

BERTHE.

Tu en as besoin ?

CLÉMENCE.

Oui...

BERTHE.

Pour toi ?

CLÉMENCE.

Sans doute... pour qui ? Je suis gênée... endettée.

BERTHE.

Toi ?

CLÉMENCE.

Je n'ai pas réglé mes dépenses avec assez d'économie... j'ai agi sans réflexion... et... je suis tourmentée par une dette urgente, qu'il faut absolument payer.

BERTHE.

Mais Paul ?

CLÉMENCE.

Paul est très-gêné en ce moment, il lui est impossible de se procurer cinq mille francs... il m'a fait des reproches bien mérités, et il est parti...

BERTHE.

Fâché contre toi ?

CLÉMENCE.

Oui... fâché contre moi... ne me parle plus, ne me questionne plus, j'ai la tête perdue. Donne-moi cet argent.

BERTHE.

Mais je ne l'ai plus.

CLÉMENCE.

Tu ne l'as plus !... Qu'en as-tu fait ?

BERTHE.

Je l'ai donné.

CLÉMENCE.

A qui ?

BERTHE.

Ne me gronde pas... à notre père.

CLÉMENCE.

A notre père ?...

BERTHE.

Voilà si longtemps qu'il soupire après la possession de quelques billets de mille francs... il serait si content de voir ses villes d'eaux où il n'est pas retourné depuis qu'il nous en a fait la promesse... J'ai pensé que je pouvais lui donner cette joie... Songe donc, il est vieux, notre père, nous avons si peu d'années à le conserver... qu'il soit heureux encore une fois.

CLÉMENCE.

Mais, malheureuse, cinq mille francs c'est une somme, et nous n'avons pas les moyens de jeter cinq mille francs dans un gouffre ; en une heure, notre père aura perdu tout ce que tu viens de lui remettre.

BERTHE.

Non, non, il ne peut pas perdre... il a trouvé, paraît-il.

attends donc, je ne sais plus comment il appelle cela... un système, un moyen infaillible de gagner.

CLÉMENCE.

Ah! tu crois aux moyens infaillibles de gagner, toi... tu crois qu'on joue à coup sûr aux cartes ou à la Bourse... innocente, va! On se ruine, on ruine les autres, on se déshonore on se tue... je ne veux pas, entends-tu, je ne veux pas qu'aucun des miens tente la fortune... Va trouver mon père, dis-lui que je désirerais lui parler... ou plutôt, je vais moi-même..

Elle fait un pas vers la droite.

BERTHE, la retenant.

Oh! ne va pas lui reprendre son argent... il était si content tout à l'heure, quand je suis entrée dans sa chambre et que je lui ai dit : Tiens, père, tu prétends qu'avec cinq mille francs tu es sûr de faire ta fortune... Tiens, les voilà, ils sont à toi. « Cinq mille francs!... s'est-il écrié... cinq mille francs!... est-ce bien vrai, est-ce bien possible?... Berthe, c'est la fortune, c'est notre fortune à tous que tu m'apportes là... Avant trois jours je vous enverrai cent, deux cents, trois cent mille francs. »

CLÉMENCE.

Deux cent mille francs!

BERTHE.

Et il paraissait convaincu.

CLÉMENCE, haussant les épaules.

Folle que je suis!

BERTHE.

Je vais partir tout de suite, a-t-il dit... dans une heure j'irai à Spa. C'est le plus court... O ma sœur, ne lui enlève pas sa joie! S'il perd, eh bien, cela le guérira pour toujours... Tiens, il part... je l'entends... il vient te dire adieu... (L'embrassant.) Sois bonne!

CLÉMENCE, à part.

Je n'ai pas le droit d'être bonne.

SCÈNE V

CLÉMENCE, BERTHE, M. DE RIVIÈRE.

CLÉMENCE, à M. de Rivière qui paraît sur le seuil de sa porte à droite, une valise à la main et s'arrête timidement en regardant dans la salle.
Vous n'entrez pas, mon père?

M. DE RIVIÈRE, descendant.

Si fait, chère enfant, me voilà !

CLÉMENCE, le regardant.

Vous partez en voyage ?

M. DE RIVIÈRE.

Oui, ma bonne fille... je viens te faire mes adieux... je n'absente pour quarante huit-heures... je viens de recevoir une lettre.

CLÉMENCE.

De Spa...

Berthe descend près du canapé.

M. DE RIVIÈRE.

Hein, quoi ? tu sais...

CLÉMENCE.

Berthe m'a tout dit... Ce n'est pas bien, mon père : vous m'aviez promis de ne plus jouer, vous m'aviez donné votre parole...

M. DE RIVIÈRE.

Et je l'ai tenue, je la tiens encore, il ne s'agit pas de jouer... jouer c'est courir la chance, et je n'en cours aucune, je suis sûr de gagner...

CLÉMENCE, à part.

Lui aussi croyait gagner.

M. DE RIVIÈRE.

Et puis ce n'était pas pour moi que j'allais à Spa, c'était pour elle, pour la chère enfant, pour lui faire une dot, deux, trois, quatre cent mille francs, ce qu'elle aurait voulu. Mais puisque tu t'y opposes, je n'y vais pas.

CLÉMENCE.

Je ne puis vous empêcher de faire vos volontés, mon père... vous êtes libre de partir.

M. DE RIVIÈRE.

Mais cela te fait de la peine, et je ne veux pas t'affliger... (Allant s'asseoir sur le canapé et mettant sa valise à terre.) Pauvre valise, j'avais eu tant de plaisir à te faire, il y avait si longtemps que nous n'avions voyagé. Tu aurais revu avec bonheur ta bonne ville de Spa... l'hôtel d'Orange, où nous étions si bien... mais nous sommes pauvres, nous sommes vieux. Il faut nous résigner... (Remettant les billets de banque à Berthe.) Tiens, ma fille, reprends ton argent, ta sœur a peut-être raison... il vaut mieux ne pas le confier à un vieux fou comme moi... Ma bonne Clémence, c'était pour toi aussi... pour André... songe donc, quel bonheur, quelle joie pour toi, après huit ans de mariage, de venir trouver ton mari, avec

* Clémence, Rivière. Berthe.

une liasse de billets de banque, et de lui dire : « Paul, tu m'as prise sans fortune, tu as travaillé pour nous tous... maintenant repose-toi, sois riche, sois heureux, voici ma dot que je t'apporte ; » mais il n'y faut plus penser, ce beau rêve est fini... et pourtant je vous le dis, mes enfants, ma martingale est infaillible... hier encore je m'exerçais, je jouais tout seul dans ma chambre... comme je n'avais sous la main ni louis ni jetons, j'ai pris les billes de Paul... et j'ai gagné, mes enfants, gagné, tout le sac de billes !... Ah ! c'est une fortune, une belle fortune que vous perdrez-là...

Berthe remonte et gogas le gouche en passant entre le bureau et le mur.

CLÉMENCE*.

Combien faut-il de temps pour aller à Spa, mon père ?

M. DE RIVIÈRE.

Neuf heures à peine... Je partais dans une heure... j'arrivais ce soir... j'allais tout de suite au Kursaal... oh ! les croupiers m'auraient fait une place. Ils se souviennent de moi ; et avant minuit, je faisais sauter la banque.

CLÉMENCE.

Quand comptiez-vous revenir ?

M. DE RIVIÈRE.

Demain, dans la soirée, ou dans la nuit, avec tout ce que j'aurais gagné.

CLÉMENCE, lui remettant les billets qu'elle prend dans le sein de Berthe.

Partez !

M. DE RIVIÈRE.

Quoi ! tu veux...

CLÉMENCE.

Partez ! perdez ces cinq mille francs ou rapportez-en deux cent mille ! Un jour, avez-vous dit, il ne vous faut qu'un jour... je vous attends mardi, mais d'ici-là, demain, une dépêche qui m'apprenne si le sort vous a favorisé...

M. DE RIVIÈRE.

Parbleu ! n'en doute pas ! Oh ! mes enfants, que je suis content ! j'ai vingt ans, ma Berthe ! Vite, donne-moi ma valise... je n'ai que le temps de monter en voiture... adieu, mes enfants, adieu... Soyez confiantes... soyez tranquilles... vous merverrez riche... riche... vous ne me reconnaîtrez plus.

Il sort par le fond accompagné par Berthe.

CLÉMENCE.

A quelle branche fragile s'attache le malheureux qui se noie ! Qui sait ? ce qui nous a perdus peut nous sauver et puis-je compter sur autre chose qu'un miracle ?

André entre de gauche.

* Berthe, Clémence, de Rivière.

SCÈNE VI

ANDRÉ, CLÉMENCE.

CLÉMENCE.

Eh bien !

ANDRÉ.

Nous avons oublié que c'était dimanche... je n'ai trouvé personne... c'est un jour de perdu...

CLÉMENCE.

Tu les trouveras demain... j'ai écrit à ma marraine... j'ai bon espoir... j'ai fait aussi une folle tentative, je te conterai cela plus tard... gagnons quelques jours ! Si l'on ne réclame pas trop brusquement cette somme, nous parviendrons peut-être à la compléter. Rien ne te fait pressentir que ce coup de pistolet d'hier ait éveillé des soupçons ?

ANDRÉ.

Rien ! si M. Mercier en avait, il serait déjà à Paris, et malgré sa bienveillance pour moi, il m'aurait demandé à vérifier mes livres.

La porte du fond s'ouvre, Julie entre.

CLÉMENCE.

Qu'y a-t-il ?

JULIE.

M. Mercier demande à voir monsieur.

ANDRÉ.

M. Mercier ?

CLÉMENCE, s'approchant de lui

Prends garde. (Haut.) Mais certainement, mon mari est toujours chez lui pour M. Mercier. Priez-le d'entrer. (Julie sort.) Courage, ne te trahis pas.

JULIE, annonçant.

M. Mercier.

SCÈNE VII

ANDRÉ, CLÉMENCE, MERCIER.

CLÉMENCE.

Comment ! vous vous faites annoncer chez nous, vous

demandez si nous pouvons vous recevoir. Notre maison n'est-elle pas la vôtre ?

MERCIER.

Permettez... après la nuit que nous avons passée, je pouvais bien croire qu'à midi vous dormiriez encore.

CLÉMENCE.

Oh ! quand on a l'habitude de se lever de bonne heure ! André est déjà sorti, il rentre à l'instant ; n'est-ce pas, André ?

ANDRÉ.

Oui, oui.

MERCIER.

Je le savais... votre concierge me l'a dit.

Clémence et André échangent un regard.

CLÉMENCE.

Mais vous-même, déjà à Paris... il n'est rien arrivé de fâcheux à Virolloy ? Madame Mercier va bien, j'espère ?

MERCIER.

Je l'espère aussi... car elle dormait quand je suis parti. (A part.) Ils sont parfaitement tranquilles... Imbécile de Cousin !

CLÉMENCE.

Vient-elle aujourd'hui à Paris ?

MERCIER.

Je compte qu'elle se reposera toute la journée... Vous savez... nous espérons... ou plutôt, j'espère...

Il s'assied sur un canapé.

CLÉMENCE, s'essayant à droite du guéridon.

Ah !.. vraiment !...

André s'assied à son bureau.

MERCIER.

Si ce bonheur nous arrivait, je compte sur vous... Emma a si peu de vocation... vous lui apprendrez à être mère.

CLÉMENCE.

Quelqu'un le lui apprendra mieux que moi.

MERCIER.

Qui donc ?

CLÉMENCE.

Son enfant... Mais, mes-sieurs, vous avez peut-être à causer d'affaire, car je ne me berce pas de l'espoir que vous soyez venus uniquement pour savoir si vos chevaux ne vous ont pas emportés à travers champs, je me retire.

Elle se lève.

MERCIER, se levant.

Non, non, madame... je n'ai qu'un mot à dire à mon caissier. (Allant à André *) J'ai reçu ce matin une dépêche d'un

* André, Mercier, Clémence.

de mes confrères de Bordeaux, P. Laroche. Il me mande qu'un de ses commis est parti hier soir pour Paris afin de lui apporter cent mille francs dont il a besoin pour sa liquidation. Dois-je le faire attendre jusqu'à demain, et envoyer à la banque à la première heure, ou bien avez-vous les fonds nécessaires ?

ANDRÉ.

Je les ai, monsieur.

MERCIER.

Vous pouvez les remettre aujourd'hui même ?

ANDRÉ.

A l'instant. Je n'ai qu'à ouvrir ma caisse et à compter...

MERCIER.

Alors je puis retourner à la campagne, vous vous chargez du paiement.

ANDRÉ.

Je m'en charge... je me rendrai au bureau tout-à-l'heure, et dès que l'employé de M. Laroche se présentera je ferai son compte, j'ai là son bordereau.

MERCIER, faisant un pas sur le devant.

Parfait. (A part.) Cousin est une canaille. (Revenant à André et s'asseyant en face de lui près du bureau.) Ah ! j'oubliais ! il vous restera sans doute peu de chose en caisse, pour notre liquidation à nous... je puis vous signer un bon sur la banque... vous l'enverriez toucher demain matin.

ANDRÉ, se levant sur place.

C'est inutile... notre liquidation ne dépasse pas cent mille francs, nous sommes plus riches qu'il ne faut.

MERCIER, se levant.

On ne peut mieux... je repars donc...

CLÉMENTINE, bas à André *.

Dis-tu vrai ?

Elle se tient au-dessus du bureau.

ANDRÉ, de même.

Oui, ma caisse est en règle, sauf les deux cent mille francs.

MERCIER, à lui-même en prenant son chapeau sur le canapé.

Les livres n'annoncent pas plus de deux cent vingt mille francs en caisse... Mais Cousin, je vous laverai la tête. (Haut.) Descendez-vous avec moi, André?...

ANDRÉ.

Oui, monsieur, le temps de prendre les clefs de la caisse et je suis à vous.

Il entre à gauche.

* André, Clémentine, Mercier.

MERCIER.

Ne nous négligez pas, madame... Vous savez tout le plaisir que nous avons à vous voir.

JULIE, annonçant du fond.

M. Savart.

MERCIER.

Mon beau-frère !...

Savart entre du fond, salue Clémence et fait un mouvement de surprise en apercevant Mercier.

SCÈNE VIII

CLÉMENCE, SAVART, MERCIER.

SAVART, à part en entrant.

Mercier ! Le diable l'emporte !

MERCIER.

Si je m'attendais à vous voir !

SAVART.

Et moi donc !

MERCIER, remontant d'un pas.

Je suis venu pour affaires.

SAVART.

Comme moi ! (Descendant, à part.) Au fait, j'expliquerai ainsi tout naturellement ma visite...

MERCIER, revenant *.

Vous avez des affaires avec mon caissier ?

SAVART.

Pourquoi pas ?

CLÉMENCE, à part.

Que dit-il ?

SAVART.

Puisque vous refusez d'en faire pour moi... Malgré vos rigueurs, je suis trop bon parent pour vous priver de ma clientèle.

MERCIER.

Je n'en veux pas. Portez-la ailleurs, si vous êtes assez fou, malgré tout ce que je vous ai dit, pour risquer votre fortune dans ce coupe-gorge.

SAVART.

Vous, un agent de change, vous traitez ainsi le temple dont

* Clémence, Mercier, Savart.

vous avez une clef... Grand-prêtre, voilà comme tu parles de ton Dieu !

MERCIER.

Je n'ai pas besoin de ma famille pour m'enrichir... d'abord j'ai juré à votre sœur que vous ne joueriez pas à la Bourse, ou du moins que je ne vous prêterais pas mon concours.

SAVART.

Eh bien ! cher beau-frère, rassurez-vous ! je ne jouerai pas... J'avais prié votre caissier de me garder dans vos coffres deux cent mille francs que j'avais disponibles, jusqu'à ce qu'une opération tentante se présentât.

MERCIER.

Deux cent mille francs.

CLÉMENTINE, à part.

C'est lui !

SAVART.

Et je viens lui dire que décidément je renonce à toute spéculation... J'ai pour cet argent un placement... sûr... Je le prends, je l'emporte en Allemagne, en Suisse, en Italie, au Japon, où le hasard, le caprice, l'ennui me conduira, et je le mange... Etes-vous content ?

MERCIER.

Quand donc avez-vous fait ce dépôt ?

SCÈNE IX

LES MÊMES, ANDRÉ.

ANDRÉ, entrant de gauche.

Savart !...

MERCIER.

André, mon beau-frère m'apprend qu'il a déposé chez moi deux cent mille francs.

ANDRÉ.

Oui, monsieur !...

MERCIER.

Comment se fait-il que je n'en ai trouvé aucune trace sur les livres ?

ANDRÉ.

C'est tout simple, monsieur. M. Savart m'a prié de ne pas inscrire son nom sur mes registres, et j'ai accédé à son désir. Cela se fait pour beaucoup de clients et dans bien des maisons.

MERCIER.

Je n'aime pas ces irrégularités-là.

ANDRÉ, à part, allant à son bureau *.

C'est fini !

Il tombe assis.

SAVART.

Il n'y a pas d'irrégularités, je suis parfaitement en règle... j'ai mon reçu timbré de votre sceau... et je venais vous prier, mon cher André (Allant à lui **) avec toutes sortes d'excuses de ce que je trouble ainsi votre repos dominical, de tenir demain cette somme à ma disposition, à l'heure qui vous conviendra...

ANDRÉ.

Demain... soit !

CLÉMENTINE, qui se tient toujours au-dessus du bureau, vivement.

Pourquoi demain ? pourquoi pas aujourd'hui ? Mon mari est obligé d'aller au bureau... Accompagnez-le, n'est-ce pas, André ?

ANDRÉ.

Certainement.

SAVART, à part.

Pas bête, la petite femme... elle veut se débarrasser de moi... (Haut à André.) Mon cher ami, je refuse, je ne rentre pas chez moi, et je ne veux pas me promener toute la journée, dans la rue, avec deux cent mille francs dans ma poche.

MERCIER.

Cependant...

SAVART, à André.

Eh non ! demain ! pas le matin, surtout, j'ai mes visites d'adieu, mes emplettes de voyage... après midi.

Mercier a remonté au fond.

ANDRÉ.

Soit !

SAVART.

Faites mieux ! voulez-vous être aimable ?

ANDRÉ.

Certainement.

SAVART.

Apportez-moi cette somme vous-même, après l'heure du bureau, de quatre à cinq.

ANDRÉ.

Demain à cinq heures, c'est convenu.

Il s'essuie convulsivement le front avec son mouchoir.

* André, Clémence, Mercier, Savart.

** Clémence, Mercier, Savart, André.

CLÉMENTCE, à part.

Demain...

ANDRÉ, à part.

Vingt-quatre heures, et après ?

MERCIER, revenant *.

Avec cela, l'heure se passe... j'ai manqué mon train... que va dire Emma ?

SAVART.

Fat.

MERCIER, à Savart.

Venez-vous ?

SAVART.

Ah ! mais non... nous parlons affaire depuis que je suis arrivé... maintenant je vais faire une visite à madame André si toutefois elle le permet.

CLÉMENTCE.

Certainement !

MERCIER, à Savart et remontant.

Adieu, grand fou...

SAVART.

Adieu, grand sage !

ANDRÉ, bas, à Clémence en se levant.

Demain, cinq heures, que faire ?

CLÉMENTCE, de même.

Gagner du temps... j'en gagnerai... va !

MERCIER, du fond.

Allons, André !

Mercier et André sortent.

SCÈNE X

CLÉMENTCE, SAVART.

CLÉMENTCE, avançant son guéridon et disposant sa tapisserie qui se trouve sur ce meuble.

Savez-vous, monsieur, que si je pouvais être compromise, vous me compromettriez.

SAVART, debout au milieu, un peu sur la droite.

Parce que je suis venu parler d'affaires avec votre mari, et que je profite de l'occasion pour vous faire une visite que les relations de nos deux familles autorisent. Que dis-je, autorisent,

André, Clémence, Mercier, Savart.

qu'elles m'imposent ! car, madame, ne l'oubliez pas, c'est une visite d'adieu. (A part.) Allons, un peu de sentiment. (Haut.) Quand on part, sait-on si l'on reviendra ? Dans les pays lointains où va me conduire le désespoir de vous avoir déçu, je puis mourir... mourir sans vous avoir revue, sans avoir obtenu mon pardon... Ce ne serait plus seulement la mort, madame ; et vous ne voudriez pas rétablir la torture que le progrès des siècles a abolie.

CLÉMENTINE.

Non, monsieur... je n'ai pas cette intention... vous me paraissez trop attristé, trop sincèrement contrit ; je ne vous demanderai même pas si cette visite que vous me faites est une improvisation ou une préméditation, si vous venez ici pour M. André, ou pour moi, et si le voyage désespéré qui a motivé votre réclamation au caissier, était bien arrêté dans votre esprit, lorsque vous montiez mon troisième étage.

Elle place une chaise auprès du guéridon devant lequel elle s'assied et travaille à sa broderie, pendant une partie de la scène, pour se donner une contenance.

SAVART, à part.

Quel changement ! allons-y ! (Haut.) Et si je vous disais que je n'avais qu'un but, qu'une idée : vous voir.

CLÉMENTINE.

Je dirais qu'au moins c'est de la franchise.

SAVART.

Au moins, cela signifie-t-il que cette franchise serait une circonstance atténuante pour les crimes que j'ai commis envers vous ?

CLÉMENTINE.

Quels crimes, monsieur ?

SAVART.

Hélas ! le plus grand de tous, celui de vous aimer et de ne pas savoir vous le dire.

CLÉMENTINE.

Vous supposez donc que si vous me le disiez mieux, je serais capable de vous écouter ?

SAVART.

Je ne suppose rien, madame... je ne veux rien supposer... ne me tendez pas de piège... vous avez dû vous apercevoir que je ne sais pas comment on parle à la vertu. Ce n'est peut-être pas la vocation, c'est l'habitude qui me manque, les occasions sont si rares.

CLÉMENTINE.

Est-ce une impertinence ou une flatterie ?

SAVART.

Ni l'une, ni l'autre, madame, c'est un hommage que je vous dois, que je vous rends, et qui me désespère.

CLÉMENTINE.

Il me semble pourtant que vous savez parler à votre sœur !

SAVART, prenant une chaise près du canapé et l'avancant doucement près du guéridon et comme machinalement.

A ma sœur, sans doute... mais ma sœur n'est pas sérieuse... elle a trop d'indulgence pour mes folies... elle manque de cette gravité, de cette majesté douce et sereine que j'adore... pardon, que j'admire en vous... Ah ! si vous étiez ma sœur, ou plutôt si vous vouliez l'être ?

CLÉMENTINE.

A quoi bon, puisque vous allez partir ?

SAVART, qui a placé sa chaise et s'asseyant.

Le désespoir m'éloignait... le bonheur me retiendrait, madame.

Avançant sa main sur le guéridon et touchant celle de Clémentine.

CLÉMENTINE, retirant vivement la main.

Monsieur !... monsieur !... (Se reprenant et souriant.) Sont-ce là les façons d'un frère ?

SAVART.

Je vous jure, madame, qu'Emma me laisse prendre sa main
Il veut la lui reprendre.

CLÉMENTINE.

Permettez ! il n'y a pas assez longtemps que nous sommes parents.

SAVART.

Je vois bien que vous ne voulez pas m'accorder cette consolation... je partirai demain soir, madame.

CLÉMENTINE, à part.

Demain !

SAVART, qui l'examine à part.

Ah çà ! mais elle est troublée, émue... décidément le sentiment réussit... Clémentine !.. (Il plie le genou devant elle.) Ma sœur !..

CLÉMENTINE.

Monsieur, vous ne me ferez pas accroire que vous vous mettez à genoux devant Emma.

Elle lui commande du geste de se relever.

SAVART, se relevant.

J'obéis, mais je proteste... Quand on a une sœur qui possède toutes les vertus, comme elle est douée de toutes les grâces, l'amitié n'exclut pas l'adoration.

CLÉMENTINE.

Restons-en à l'amitié...

SAVART.

Oui, madame... c'est plus que je n'espérais, plus que je ne mérite. Je serai docile, vous verrez... mais cette amitié, la vôtre, comment se conduira-t-elle à mon égard? Quels privilèges, quelles faveurs m'accordera-t-elle?

CLÉMENTINE.

Bon, voilà déjà les exigences... des privilèges, des faveurs.

SAVART.

Une seule bien innocente, bien légitime, celle de vous voir... sans trouble, sans crainte. En ce moment où je suis là, près de vous, où nous causons... fraternellement, croyez-vous que je sois à mon aise? Les oreilles me tintent; je crois à chaque instant entendre un coup de sonnette qui annonce une visite... ces portes elles-mêmes me regardent d'un air sinistre. Il me semble qu'elles vont s'ouvrir et donner passage à quelque importun... c'est odieux!

CLÉMENTINE.

Pour le coup, vous ne me direz pas qu'Emma défend sa porte quand vous êtes près d'elle et fait répondre par sa femme de chambre : « Madame ne reçoit pas, elle est avec M. Savart. »

SAVART.

Lorsque Emma a une confiance à me faire, ou qu'elle me sait triste, souffrant, ce n'est pas dans son salon qu'elle me reçoit, oh ! non, madame, son salon ressemble à celui-ci... elle craindrait d'être dérangée, de ne pouvoir me parler, m'entendre à son aise. Elle sort, fait un tour aux Champs-Élysées, tourne machinalement la rue Gabrielle, s'arrête devant le numéro 12, franchit la porte cochère, frappe à une petite porte du rez-de-chaussée, à droite, j'ouvre aussitôt et nous causons une heure ou deux en bons amis, sans crainte des importuns... voilà ce que fait ma sœur...

CLÉMENTINE.

Ah ! vous demeurez rue Gabrielle?

SAVART, vivement.

Numéro 12, au rez-de-chaussée, à droite, oui, madame !

CLÉMENTINE.

À quelle heure votre sœur vient-elle vous voir de préférence ?

SAVART.

De quatre à cinq...

CLÉMENTINE.

Oui ! c'est une heure convenable... L'attendez-vous demain ?

SAVART, la regardant.

Mais je ne sais... je n'ose espérer... en tout cas, je puis attendre... je... j'attendrai... oh! mon Dieu!

CLÉMENCE.

Quoi donc?

SAVART.

Demain j'ai donné rendez-vous à... au caissier de Mercier justement à quatre heures.

CLÉMENCE.

En effet.

SAVART.

Bah! je lui écrirai que je n'ai que faire de cette somme, qu'il la garde dans sa caisse.

CLÉMENCE.

Et votre beau-frère, si j'en crois ce qu'il vient de dire, exigera que son caissier vous la rapporte immédiatement; au besoin, il la prendra dans sa caisse et vous la rapportera lui-même.

SAVART.

Il en est bien capable... mais il y a moyen de tout arranger... j'écrirai que je m'absente pour vingt-quatre heures, et je remettrai le rendez-vous à mardi.

CLÉMENCE, à part.

Un jour de gagné...

SAVART.

Pensez-vous que ma sœur viendra demain, madame?

CLÉMENCE.

Mon Dieu! est-on jamais sûr de rien? Une visite inattendue qu'on ne peut esquiver... et puis... ce qu'elle veut aujourd'hui, le voudra-t-elle demain? Vous savez le proverbe: Souvent femme varie! C'est un roi qui l'a fait, et un roi qui s'y connaissait.

SAVART.

Allons, j'attendrai, les yeux collés sur la vitre... je la verrai venir de loin... elle n'aura pas même besoin de frapper. (Clémence se lève.) Vous me congédiez?

CLÉMENCE.

Excusez-moi, il faut que je m'habille pour sortir avec mon mari qui va rentrer.

SAVART, se levant.

Adieu, madame!...

Il veut lui baiser la main.

CLÉMENCE, la retirant vivement.

Non!

SAVART, à part, après l'avoir saluée profondément.

Allons, décidément, toutes les femmes sont... la même!

Il sort.

SCÈNE XI

CLÉMENGE, seule, cachant sa figure dans ses mains.

L'ignoble comédie ! (Se relevant aussitôt et courant à la porte de droite qui s'ouvre, à Julie, qui entre.) Les enfants ! où sont les enfants ?

JULIE.

Les voici, madame !

CLÉMENGE, s'asseyant sur le canapé et les pressant dans ses bras.
Venez, venez, embrassez-moi. (À elle-même.) Purifiez-moi !...

ACTE TROISIÈME

Même décor que le précédent.

SCÈNE PREMIÈRE

EMMA, BERTHE, assises près du guéridon à gauche et causant.

Emma se lève.

BERTHE, la faisant se rasseoir.

Clémence ne peut tarder, je t'en prie, attends-la ! Elle m'en voudrait de ne pas l'avoir retenue.

EMMA.

Et je ne trouverai plus monsieur mon frère, que je veux aller surprendre et tancer d'importance pour n'être pas venu dîner avec nous hier, et m'avoir laissée en tête-à-tête avec mon mari.

BERTHE.

Tu t'en plains.

EMMA.

Innocente, va ! À propos, tu ne l'as pas revu depuis samedi, je veux dire depuis hier matin, car il était près de cinq heures quand nous nous sommes quittées.

BERTHE.

Qui ?...

EMMA.

Mon cher frère ?...

BERTHE.

Non, il est venu ici pourtant dans l'après-midi ; il s'est même rencontré, je crois, avec ton mari ; mais je ne l'ai pas vu !...

EMMA.

Hier ?...

BERTHE.

Oui...

EMMA.

Il est venu ici et tu ne l'as pas vu, Clémence non plus ?

BERTHE.

Si. Après le départ de ces messieurs, il a causé quelques instants avec ma sœur.

EMMA, à part.

Ah ! mais, c'est de la persécution, j'y mettrai bon ordre !... (haut.) Berthe, pourquoi es-tu si froide, si réservée avec Georges ?... Autrefois, à la pension, quand il venait me voir, Dieu sait si vous babilliez ensemble.

BERTHE.

Nous avons quelques années de plus, ma pauvre Emma.

EMMA.

Oui, par malheur, et en ces quelques années, il s'est passé bien des choses, d'abord cet héritage inespéré, qui nous a enrichis, Georges et moi... puis mon mariage... Ah ! on ne sait pas toujours ce qu'il en coûte d'être riche.

Elle se lève.

BERTHE, se levant.

Comme tu dis cela ? on croirait que tu regrettes...

EMMA, passant à droite *.

Je ne regrette rien... les regrets sont du temps perdu... Mon sort est fixé : soie et velours, perles et brillants, guipures et dentelles, écria de joaillier, tête de coiffeur, poupée de modiste, étalage de nouveautés, mannequin de couturière, idole de la mode, enfin !... épinglée, drapée, fanlée, toujours dans une chaise, pour la plus grande gloire de M. Mercier, beau de ma chapelle.

BERTHE.

Tu juges ainsi la vie que tu mènes, et tu ne songes pas à la changer ?

EMMA.

Que ferais-je donc ? tu sais bien que je ne puis pas rester inactive.

BERTHE.

Tu vivrais par le cœur.

EMMA.

Avec qui, ma petite ? Tu me donnes de jolis conseils, toi...

BERTHE.

Emma... je te parle de ton mari...

EMMA.

Une idylle, avec M. Mercier, impossible... (Elle s'essie sur le canapé.) Quand la vanité s'est emparée de la cervelle d'un homme, ma pauvre Berthe, il n'y a plus de place pour autre

* Berthe. Emma.

chose... non, dans la comédie du monde, j'ai pris l'emploi de grande coquette... je le garderai jusqu'au bout et l'on pourra inscrire sur ma tombe : Ci-gît une femme qui n'a pas aimé... Eh bien, peu à peu on s'y habitue, je commence à croire que le cœur est un organe comme un autre et que faute d'exercice il... comment disent donc les chirurgiens... il s'enkylose.

BERTHE, allant près d'Emma.

Tu crois ?

EMMA.

Pourtant, je ne suis pas comme ces égoïstes, qui, n'ayant plus d'appétit, s'irritent de voir manger les autres... j'éprouve même du plaisir à sentir le parfum des mets auxquels je ne puis toucher... C'est pourquoi je viens ici où l'on s'aime... regarder, à travers les grilles, le paradis où il m'est défendu de pénétrer et où je voudrais faire entrer tous ceux qui me sont chers pour qu'ils m'en racontassent les merveilles... Tu ne veux donc pas te marier, Berthe ?...

Elle la prend par les mains et la fait asseoir auprès d'elle.

BERTHE.

Tu oublies que je suis pauvre.

EMMA.

Eh bien ! prends un pauvre... A-t-on besoin d'argent pour s'aimer ?

BERTHE.

Je ne me marierai jamais...

EMMA.

Tiens ! tu parles comme Georges.

BERTHE.

Ah !

EMMA.

Lui non plus ne veut pas se marier. Il prétend qu'il n'y a pas de femmes sincères, et que l'amour n'est pas autre chose qu'une fiction de l'antiquité. Tu sais quel scepticisme il affecte...

BERTHE.

Se contente-t-il de l'affecter ?

EMMA.

Oui, et cela me désespère... il se pervertit à plaisir, non par conviction, mais par système... Au fond, il est toujours bon, loyal, généreux. C'est cette fortune subite qui l'a gâté... Ah ! maudite fortune, elle a renversé tous les plans, tous les rêves que je faisais pour lui... je ne parle pas de ceux que je faisais pour moi... Tu sais comme je l'aime... nous sommes restés seuls, orphelins... il était tout pour moi... et lui ! aujourd'hui encore, au milieu de ses plus grandes folies, je n'ai

qu'à lui écrire : « Georges, viens, j'ai besoin de toi. » Il quitte tout... et il arrive... Berthe, il est encore temps. C'est une bonne âme à sauver... aide-moi!

BERTHE, se levant.

Moi, que veux-tu dire? que puis-je faire? Perds-tu l'esprit?

Elle s'éloigne vers la gauche *.

EMMA, se levant

Pourquoi ne veux-tu pas te marier, Berthe?... On t'a recherchée... on t'a demandée, je le sais... des jeunes gens sans fortune, il est vrai, mais de modestes employés... Mais tu n'es pas ambitieuse... pourquoi les as-tu refusés?...

BERTHE.

Pourquoi?... parce qu'ils ne me plaisaient pas.

EMMA.

Est-ce bien tout?... tu n'aimes personne.

BERTHE.

Mais non, je n'aime personne; je te le dis, je te le répète. Qu'as-tu donc aujourd'hui?

Elle passe devant Emma **.

EMMA.

Nos projets d'autrefois n'ont rien laissé dans ton souvenir?...

BERTHE.

Quels projets?...

EMMA.

Ah! tu dissimules trop, tu l'aimes!

BERTHE.

Emma!...

EMMA, lui prenant les mains.

Tu l'aimes... oh! ne crains rien... est-ce que je ne t'ai pas devinée, est-ce que je ne n'ai pas tout compris?... Tiens, huer encore, quand cet abominable Cousin débitait des méchancetés sur son compte...

BERTHE.

Des méchancetés?

EMMA.

Des vérités si tu veux, est-ce que je ne t'ai pas vue pâlir?

BERTHE.

Eh bien!... où veux-tu en venir?... Dans quel but m'infliges-tu cette torture? quel plaisir éprouves-tu à me faire rougir et pleurer... Je ne veux rien, je ne rêve rien... l'homme que j'aimais n'existe plus.

* Berthe, Emma.

** Emma, Berthe.

EMMA.

Et pourtant tu es fidèle à son souvenir.

BERTHE.

Malgré moi, car ce souvenir m'obsède, il y a des moments où je voudrais être morte pour m'en délivrer. Aimer qui ne peut être à vous, c'est folie; aimer qui n'est plus digne de vous, c'est lâcheté... Je m'en veux, je me hais, je me méprise... et lui... oh! lui d'abord je te le répète, celui que j'aime n'est plus... mon cœur est en deuil.

EMMA.

Et tu resteras fille?

BERTHE, montrant la chambre de gauche.

Tu oublies que je suis mère... j'ai deux amours d'enfants, et la vie n'est pas si longue.

EMMA.

Courageuse et résignée.. tu es bien la digne sœur de Clémence, tu es bien la belle âme que j'aimais... (L'embrassant.) et que j'aime toujours plus que jamais.

SCÈNE II

LES MÊMES, CLÉMENCE *.

CLÉMENCE, entre du fond et apercevant Emma.

Emma!...

EMMA.

Oui, Emma; on vient vous voir, et vous n'y êtes pas, courageuse...

CLÉMENCE.

C'est moi qui vous devais une visite, je voulais même vous la faire demain.

EMMA.

Une visite... nous nous devons des visites entre nous?... Comme vous devenez sévère sur l'étiquette, madame André.

CLÉMENCE.

M. Mercier m'avait dit que vous étiez souffrante.

EMMA.

M. Mercier ne sait ce qu'il dit... il prend ses chimères pour des réalités.

CLÉMENCE.

Ah! ce n'est donc pas vrai?

* Clémence, Emma, Savart.

EMMA.

Eh ! mon Dieu, non... ce n'est jamais vrai, vous le savez bien.

BERTHE.

Quoi donc ?

EMMA.

C'est une chose qui ne regarde pas les demoiselles... sache seulement que M. Mercier veut à toute force que tu sois marraine... et que le pauvre homme en est toujours...

Elle s'arrête.

BERTHE.

Eh bien ! en est toujours...

EMMA.

Au chapitre des espérances.

CLÉMENTINE.

Des enfants ! oui, c'est tout... c'est la joie... ou le désespoir.

EMMA.

C'est plus vrai que vous ne le croyez... ce que vous dites-là, Clémence... je viens d'en voir la preuve tout à l'heure, une preuve triste et déchirante... Peut-être ne serais-je pas venue chez vous, aujourd'hui, si je n'avais eu besoin de me défendre le cœur.

BERTHE.

A quel affreux spectacle devons-nous ta bonne visite ?

EMMA.

Vous vous rappelez ce garçon de caisse qui s'enfuit il y a trois ans avec sa recette et fut condamné...

CLÉMENTINE, s'asseyant près du bureau.

Aux galères, oui.

EMMA.

Cet homme vient de mourir au bagne.

CLÉMENTINE.

Ah !

EMMA.

Je suis allée voir sa veuve, ce matin... la malheureuse a quatre enfants.

BERTHE.

Pauvres petits êtres !

EMMA, s'asseyant près de Clémence.

Une misère affreuse... un désespoir morne dont vous ne pouvez pas vous faire une idée... C'est seulement hier que, par hasard, j'ai su son adresse. Après la condamnation de son mari elle avait disparu, elle était allée cacher sa honte dans un quartier éloigné de la banlieue. Là, elle avait changé

de nom, ne voulant pas, disait-elle, que ses enfants portassent le nom de leur père.

CLÉMENCE.

Pauvre femme!... est-ce que c'est possible!... l'état civil est là.

EMMA.

Je crois bien que je ne pleurerai plus désormais, elle doit m'avoir arraché toutes mes larmes... elle était d'abord sombre et farouche... mais quand elle a vu que je pleurais avec elle, elle s'est laissé aller peu à peu à la confiance, à l'abandon... Vous n'avez pas idée de tout ce qu'elle m'a dit, des mots qu'elle a trouvés pour me raconter ses angoisses et ses souffrances... Ah ! l'éloquence du cœur, même chez les plus incultes, comme c'est beau, comme c'est grand ! Elle a eu l'idée de se tuer avec ses enfants.

CLÉMENCE.

Je conçois cela... cette idée a dû lui venir, en effet.

EMMA.

Il me semblait que je voyais ces cinq créatures dans ce gâchetas avec le réchaud allumé.

BERTHE.

Tais-toi !

EMMA.

Elle est belle, cette femme, encore jeune... le pain manquait souvent et il y a des laches partout... elle n'a point failli... Qu'au moins, m'a-t-elle dit dans son naïf langage en prenant ses enfants dans ses bras, qu'au moins, il leur reste quelqu'un d'honnête.

CLÉMENCE.

Elle a bien fait, elle n'avait plus le choix.

EMMA.

Le choix ! quel choix ?...

CLÉMENCE.

Je pensais à ce qu'aurait fait, à ce qu'aurait dû faire cette femme, si on lui eût donné le choix entre son déshonneur et celui de son mari, si, au prix de sa honte, elle eût pu racheter la faute du coupable et sauver l'avenir de ses enfants.

EMMA.

Quelles singulières idées vous avez là, Clémence !

CLÉMENCE.

Singulières, c'est vrai... mais enfin nous ensons, n'est-ce pas ? Il n'est pas défendu de supposer... admettons que cette situation se présente, est-ce que l'honneur de la femme, de l'épouse, est quelque chose, à côté de l'honneur de l'homme, du père, du nom de famille ? Puis, la faute de la femme peut rester secrète, secrète pour tous. Elle seule en souffre, elle

seule en meurt! Celle de l'homme s'étale au grand jour, et marque au front tous les siens d'une flétrissure ineffaçable. Ah! je vous affirme qu'en pareil cas... Mais qu'est-ce que nous disons là... suis-je folle *!... (Berthe remonte et se met entre elles.) Vous avez raison, j'ai de bien singulières idées aujourd'hui. Savez-vous qu'il y aurait là un joli sujet pour un romancier.

Elle se lève et passe à droite**.

EMMA.

D'autant plus qu'en fait d'in vraisemblance, ces messieurs ne se gênent guère.

BERTHE.

Pauvre garçon de caisse, M. Mercier a été bien dur pour lui!

EMMA.

Dieu sait cependant si je l'ai supplié de se désister de sa plainte, mais je n'ai rien pu obtenir... Plus j'avais confiance en lui, m'a-t-il dit avec cet air magistral qui n'admet pas de réplique, plus il est coupable... ce n'est pas seulement un vol, c'est une trahison. (Se levant.) Entre nous, ce qui l'irritait le plus, c'était de s'être trompé sur le compte de cet homme... Sa sagacité mise en défaut, quelle blessure pour son amour-propre! Et vous savez quel est le péché mignon de mon cher mari... pour cela pas de pardon!

CLÉMENTINE.

Pas de pardon, c'est vrai... que voulez-vous, ma bonne Emma, nous avons tous nos défauts.

EMMA.

Ah! vous êtes l'indulgence même descendue sur terre... vous auriez bien dû épouser mon mari. Mais je vous n'ai vue (L'embrassant.), je vous ai embrassée et je me sauve bien vite. Pardonnez-moi de vous avoir attristées par ce récit; je ne sais comment cela est arrivé, venez me voir le plus tôt possible, et aimez-moi comme je vous aime, c'est-à-dire énormément.

Elle sort par le fond, reconduite par Clémence et Berthe.

SCÈNE III

BERTHE, CLÉMENTINE, puis ANDRÉ.

CLÉMENTINE.

Berthe, tu n'as rien reçu, ni lettre, ni dépêche?

BERTHE.

Rien.

* Clémence, Berthe, Emma.

** Berthe, Emma, Clémence.

CLÉMENTINE.

A quoi donc pense mon père ?

BERTHE.

Tu comptes sur cela pour être riche.

CLÉMENTINE.

Tu n'y comptes pas, toi ?

BERTHE.

Oh ! pas du tout, je suis bien sûre qu'il ne gagnera pas.

CLÉMENTINE, avec force.

S'il ne gagne pas...

BERTHE, étonnée.

Eh bien !

CLÉMENTINE, se contraignant et avec brusquerie.

Eh bien, il perdra, voilà tout... que veux-tu que j'y fasse ?

Elle redescend à droite.

BERTHE, allant à elle.

Comme tu es bizarre ? Tu as une façon de me parler ! ..
est-ce que j'ai fait quelque chose qui t'a déplu.

CLÉMENTINE, lui prenant les mains avec affection.

Toi, mon pauvre ange, non !

BERTHE.

Qui donc, alors ?

CLÉMENTINE.

Personne...

ANDRÉ, entrant vivement de gauche *.

Clémence!...

Il s'arrête en apercevant Berthe.

CLÉMENTINE, affectant un ton indifférent.

Déjà!...

Elle va à lui.

ANDRÉ.

Oui, mes affaires sont terminées... mes paiements sont finis et...

CLÉMENTINE.

Je croyais que tu avais des visites à faire?...

ANDRÉ, tristement.

Je les ai faites...

CLÉMENTINE, le regardant.

Ah!...

BERTHE, qui s'est aperçue de leur gêne.

Je vous laisse. (A part, en sortant par la droite.) Qu'ont-ils donc?...

* André, Clémence, Berthe.

SCÈNE IV

ANDRÉ, CLÉMENCE.

CLÉMENCE.

Eh bien ?

ANDRÉ.

Rien, rien, nulle part... des protestations de dévouement... des promesses. Aucun n'est en fonds à ce qu'ils disent... Plus tard, revenez, nous verrons, nous causerons. (Il passe à droite.) Plus tard *!... il sera bien temps!... et d'ailleurs, est-ce que j'y crois ? (S'asseyant sur le canapé.) Est-ce qu'on a des amis ? Et puis, je ne sais ce qui se passe en moi, il me semble toujours qu'on va lire dans mes yeux, dans ma voix, dans mon attitude, dans mes gestes, ce secret, ce secret terrible qui demain éclatera au grand jour. Je sens que je suis perdu, que je lutte en vain ; que je me débats inutilement sous une main de fer qui m'écrase ; et pour en finir tout de suite, je suis tenté de crier aux passants de la rue : Je suis un voleur !.. arrêtez-moi !.. Tiens ! je ne sais pas si j'aurais le courage de me tuer maintenant, tant la honte m'a rendu lâche depuis que j'ai été forcé de rougir devant toi !..

CLÉMENCE.

N'as-tu pas reçu une lettre de M. Savart ?

ANDRÉ.

Il ne sera pas à Paris aujourd'hui... il remet à demain notre rendez-vous...

CLÉMENCE.

Eh bien ! c'est vingt-quatre heures de plus.

ANDRÉ.

Vingt-quatre heures, est-ce qu'en vingt-quatre heures il nous tombera une fortune du ciel.

CLÉMENCE.

Qui sait ?

ANDRÉ.

Que veux-tu dire ! as-tu reçu une réponse favorable de ta marraine ?

CLÉMENCE.

Ma marraine m'envoie cinq mille francs, c'est tout ce qu'elle possède... Elle vient d'acheter une maison et n'a plus d'ar-

* Clémence, André

gent... (S'asseyant sur une chaise près du concept.) Cinq mille francs et huit mille qu'on m'a donnés de mes bijoux... cela fait treize mille francs... toute notre fortune... treize... nombre sinistre... es-tu superstitieux, Paul?

ANDRÉ.

Tes bijoux, tu as vendu tes bijoux?

CLÉMENTINE.

Ai-je le droit d'en porter maintenant.

ANDRÉ.

Mais alors, qu'espères-tu?

CLÉMENTINE.

L'impossible... Mon père est à Spa et joue en ce moment...

ANDRÉ.

Ton père!...

CLÉMENTINE.

Il a emporté les économies de Berthe... une somme suffisante pour, disait-il, gagner un million. Il ne nous en faut pas tant!

ANDRÉ.

Et voilà ton espoir, voilà ta chance de salut?..

CLÉMENTINE.

Eh! mon Dieu! je sais aussi bien que toi que c'est insensé, mais sur quoi veux-tu que je compte?... sur le possible, sur le probable? Ils nous échappent après tout, pourquoi le hasard qui nous a perdus ne nous sauverait-il pas... pourquoi le jeu qui nous a ruinés, ne nous rendrait-il pas, par un de ces caprices, de ces retours de fortune, dont on a vu tant d'exemples, une partie de ce qu'il nous a enlevé. Hier, encore, je lisais qu'à Bade, un Russe, un Italien, je ne sais plus, avait fait, comment appelez-vous cela? sauter la banque... Combien gagne-t-on quand on fait sauter la banque?

ANDRÉ.

Clémentine!...

CLÉMENTINE.

Tu te demandes si je suis folle, n'est-ce pas?... avoue qu'on le serait à moins! La vie! plus que la vie, l'honneur, plus que le nôtre, celui de nos enfants, c'est-à-dire leur avenir, leur nom, leur nom, entends-tu, la seule chose qu'ils soient forcés de recevoir de nous... tout cela est suspendu à une boule de bois poussée par un ressort qui va s'arrêter au hasard, on ne sait pourquoi, dans une case rouge ou dans une case noire. (Se levant.) Eh bien! non! il y a autre chose que cela, autre chose que le hasard... il y a Dieu qui nous sauvera.

ANDRÉ, se levant.

Et s'il ne nous sauve pas ?...

CLÉMENCE.

S'il ne nous sauve pas ?... Eh bien !... il y a encore...

ANDRÉ.

Quoi ?... achève !...

CLÉMENCE.

Ah ! tu m'en demandes trop ! m'as-tu dit que tu jouais, toi !... Tu as gardé ton secret jusqu'au jour de la catastrophe... laisse-moi garder le mien jusqu'au moment...

ANDRÉ.

Jusqu'au moment ?

CLÉMENCE.

Jusqu'au moment où je pourrai te le dire... Tu le sauras, sois-en sûr, je ne l'emporterai pas en mourant.

ANDRÉ.

Que parles-tu de mourir ?

CLÉMENCE.

Tu faisais mieux que d'en parler, toi !

ANDRÉ.

Clémence ! regarde-moi... réponds-moi.

CLÉMENCE.

À quoi veux-tu que je réponde ?

ANDRÉ.

Comment as-tu obtenu de M. Savart ces vingt-quatre heures de répit ?

CLÉMENCE.

Il va songer à être jaloux !... Malheureux, est-ce qu'il s'agit de toi, est-ce qu'il s'agit de nous ?... Sauvons l'honneur d'abord !... nous verrons ensuite ce qui restera du naufrage.

ANDRÉ.

Tu m'épouvantes...

CLÉMENCE.

Je crois bien... je m'épouvante moi-même... Mais il n'est pas question de cela... Cours au télégraphe !... expédie une dépêche à mon père, hôtel d'Orange, à Spa.

ANDRÉ.

C'est de la folie...

CLÉMENCE.

Folie ou non, écris ces mots : Envoyez deux cent mille francs et signe : Clémence.

ANDRÉ.

Tu crois qu'il les enverra ?

CLÉMENCE.

Je crois, je crois, est-ce que je sais ce que je crois ? Mais, va, va.

ANDRÉ, remontant vers la gauche *.

Tu ne sors pas. . tu attends mon retour?

CLÉMENCE.

Oui.. oui... n'avons-nous pas jusqu'à demain?... Quand mon père aura répondu, nous aviserons...

ANDRÉ.

Tu le veux?... je t'obéis. (Revenant.) Mais... tu m'attendras?...

CLÉMENCE.

Oui, oui, je te le promets.

Il sort à gauche.

SCÈNE V

CLÉMENCE, seule.

Je puis lui faire cette promesse, j'ai encore vingt-quatre heures... Oh ! je ne veux pas songer à demain.

SCÈNE VI

CLÉMENCE, BERTHE.

BERTHE, entrant du fond, une dépêche à la main.

Clémence ! une dépêche de Spa!...

CLÉMENCE.

Ah ! donne vite !

Elle déchire rapidement l'enveloppe et parcourt la dépêche, tout à coup elle éclate d'un rire convulsif.

BERTHE.

Qu'y a-t-il donc ?

CLÉMENCE.

Ah ! c'est vraiment très-drôle. Lis, lis, non, tiens, je vais lire, écoute : (Lisent.) « Déçavé... système incomplet, je n'ai » plus d'argent pour revenir. »

BERTHE.

Pauvre père !...

CLÉMENCE.

N'est-ce pas que c'est plaisant ? (Se laissant tomber sur un siège à gauche et prenant sa tête dans ses mains.) Ah ! c'est horrible ! cette fois je suis vaincue... je me rends...

* André, Clémence.

BERTHE.

Comment! cela t'affecte à ce point?

CLÉMENCE.

Cela m'affecte à ce point! mais tu n'as donc rien deviné, rien compris?

BERTHE.

Quoi? achève!...

CLÉMENCE.

Paul a joué à la Bourse, il a pris dans sa caisse deux cent mille francs... pris, pris, entends-tu?

BERTHE.

Mon Dieu!

CLÉMENCE.

Tais-toi, oublie... tu ne sais rien, je ne t'ai rien dit... Allons, il ne manquait plus que cela! c'est moi qui le traîs, maintenant.

BERTHE, tombant à ses genoux.

Clémence, reviens à toi!... c'est moi, moi seule qui le sais, moi, est-ce que c'est quelqu'un... est-ce que ce n'est pas toi-même?

CLÉMENCE.

Ne le condamne pas, ne le méprise pas!... c'était pour moi, pour nous, il a été faible, égaré, entraîné... il croyait jouer à coup sûr... Ah! le jeu c'est la malédiction du ciel.

BERTHE, se levant.

Et tu crois que M. Mercier...

CLÉMENCE.

M. Mercier! tu n'as donc pas entendu ce qu'Emma disait tout à l'heure?... tu ne te rappelles donc pas le garçon de caisse?... Il est perdu, perdu, te dis-je... La cour d'assises, le baigne, comprends-tu? Perdu... si je ne le sauve pas. Oh! mais je le sauverai.

Se levant et passant à droite.

BERTHE.

Toi?...

CLÉMENCE.

Berthe, tu ne te marieras jamais, n'est-ce pas?... tu seras la mère de mes enfants.

BERTHE.

Que dis-tu?...

CLÉMENCE.

Nos enfants... ah! c'est pour eux, pour eux seuls... si nous n'étions que nous deux, lui et moi, ce serait bien simple...

BERTHE.

Ma sœur, ma sœur!... mais que veux-tu donc faire?

CLÉMENCE.

Je te le dirais... que tu ne me croirais pas.

Julie entre du fond.

SCÈNE VII

LES MÊMES, JULIE *.

JULIE.

Madame...

CLÉMENCE.

Quoi ! que me voulez-vous ?

JULIE.

C'est M. Mercier et un autre monsieur.

CLÉMENCE.

Un autre, qui?... qui donc ? (A part.) Est-ce qu'ils savent tout?... est-ce qu'on vient déjà l'arrêter ?...

JULIE.

C'est un monsieur qui était hier à Viroflay... M. Cousin, je crois.

CLÉMENCE, à elle-même.

Un ennemi, n'importe ! (A Julie.) Priez ces messieurs d'entrer... attendez... (Elle va devant une glace, placée à droite, prend son mouchoir qu'elle passe sur ses yeux et arrange ses cheveux et sa toilette. A Julie.) Allez maintenant. (A Berthe.) On ne voit rien, n'est-ce pas ?

BERTHE.

Oh ! que faire ?

Entrée de Mercier et de Cousin.

COUSIN, saluant.

Madame, mademoiselle...

BERTHE, à part, en remontant vers la gauche.

Lui seul peut nous sauver...

Elle salue les deux hommes et sort à gauche.

SCÈNE VIII

COUSIN, MERCIER, CLÉMENCE.

CLÉMENCE.

Messieurs...

* Julie, Berthe, Clémence.

MERCIER.

Mille pardons de vous déranger, chère madame... mais j'avais absolument besoin d'un renseignement... Où puis-je trouver votre mari?... Il faut que je lui parle.

COUSIN.

Et tout de suite, c'est très-pressé.

CLÉMENCE.

Mon mari était ici il n'y a qu'un instant, il est sorti pour affaires, je crois; mais il va rentrer.

COUSIN.

En êtes-vous bien certaine, madame?

CLÉMENCE.

Comment, si j'en suis bien certaine! vous voulez que mon mari ne rentre pas?

COUSIN.

C'est que...

CLÉMENCE.

Quoi, monsieur?

MERCIER.

Assez, Cousin... (Hss.) Tu vois bien qu'elle ne sait rien!...

COUSIN, de même.

Eh! rien ne le prouve!

CLÉMENCE.

Voyons, messieurs... Je ne comprends rien à ce qui se passe, à vos questions, à votre air... vous vous parlez bas devant moi... de quoi s'agit-il?... parlez... parlez franchement... je puis tout entendre...

COUSIN, à Mercier.

C'est madame elle-même qui le demande.

CLÉMENCE, s'asseyant sur le canapé.

Sans doute, je le demande, et, je vous en prie, parlez!...

Elle les invite à s'asseoir.

MERCIER, s'asseyant auprès d'elle.

Mon Dieu! cela n'a peut-être rien de grave, mais, vous comprenez, une responsabilité pèse sur moi, il faut que j'éclaircisse des doutes. Saviez-vous que votre mari jouait à la Bourse?

CLÉMENCE.

Oui, monsieur... il a fait quelques opérations malheureuses, je le savais...

COUSIN, qui reste debout près du gaéridon.

Il a perdu, depuis deux mois, deux cent mille francs!...

CLÉMENCE.

Est-ce qu'il n'a pas payé?

COUSIN.

Si, parfaitement, et voilà ce qui nous inquiète... avec quoi a-t-il payé ?

CLÉMENCE.

Mais avec l'argent qu'on lui a remis dans ce but... Il ne jouait pas pour son compte... il jouait pour le compte d'un de nos parents... de province...

MERCIER.

Vous croyez ?

CLÉMENCE.

Mais... j'en suis sûre, monsieur.

COUSIN.

Alors, comment expliquez-vous l'absence de deux cent mille francs dans la caisse ?

CLÉMENCE.

Deux cent mille francs ?...

MERCIER.

Les deux cent mille francs déposés par mon beau-frère, oui, madame.

CLÉMENCE.

Mais, monsieur, ne devait-il pas les lui rapporter aujourd'hui ?... Ne vous rappelez-vous pas qu'hier ici, devant vous, mon mari a pris rendez-vous avec M. Savart.

MERCIER.

Il est vrai...

CLÉMENCE.

Eh bien ! il y est allé, sans doute... je crois même maintenant me rappeler... Oui... ce qu'il y a de positif, c'est qu'il avait sur lui deux cent mille francs... il me les a montrés en me disant : Regarde, ces chiffons de papier font encore un assez gros volume.

MERCIER, à Cousin.

Tu vois ?...

COUSIN.

Je vois !... je vois !... Pourquoi diable André n'a-t-il rien dit de ses opérations, de ses pertes considérables ?... C'est incroyable !...

CLÉMENCE, vivement, se levant.

Monsieur !... (A Mercier.) Du reste vous verrez sans doute M. Savart ce soir... Il vous dira que mon mari l'a remboursé.

MERCIER, à Cousin.

Qu'as-tu à répondre à cela ?

Il se lève.

COUSIN.

Rien, mais je demande à voir M. Savart.

MERCIER.

Eh! parbleu! tu le verras!... ou plutôt, je le verrai dans un instant, car je ne veux pas, entends-tu, il ne faut pas conserver l'ombre d'un doute... (A Clémence.) Je vous demande mille pardons, madame, de cette visite inopportune, mais Cousin est mon associé... Dans une heure j'aurai vu Savart. (Remontant avec Cousin.) Et tu feras des excuses...

COUSIN.

Pour deux cent mille francs d'excuses, je ne demande pas mieux!

Ils sortent par le fond.

CLÉMENCE, seule, mettant à la hâte son châle et son chapeau.
Ah! ils vont chez lui!... j'y serai avant eux!

Elle sort vivement par la droite.

ACTE QUATRIÈME

Un petit salon, richement et coquettement meublé chez Savart. — Armes. — Objets d'art et de luxe. — Au fond, une autre pièce, sorte d'antichambre, au fond de laquelle on voit la porte d'entrée de l'appartement, porte dans l'angle à droite, et cheminée dans l'angle à gauche. A droite, un bureau avec siège de chaque côté. A gauche, un fauteuil et une chaise.

SCÈNE PREMIÈRE

EMMA, SAVART.

Au lever du rideau, coup de sonnette au fond. Il se lève, ouvre la porte du fond, puis celle de l'entrée principale qui se trouve dans la seconde pièce et qu'on voit au fond.

SAVART, lisant un journal près du bureau.

Tu es bien gentille de venir me voir, petite sœur, mais je te prévins qu'à quatre heures je te mettrai à la porte.

EMMA.

Tu attends quelqu'un?

SAVART.

Curieuse!

EMMA.

Alors, je suis fixée... c'est quelqu'une...

SAVART.

Madame Mercier, vous êtes d'une indiscretion...

EMMA.

Et moi qui venais pour te faire de la morale!

SAVART.

Encore?

EMMA.

Je tombe bien!...

SAVART.

Emma tu m'inquiètes... Depuis quelques jours, tu as une sage de morale... Quel est le philosophe qui t'a mordue ?

EMMA, descendant à droite.

D'abord, je désire, j'exige, grand conquérant, que décidément tu épargnes mes amies, et que tu n'introduise plus dans le cercle de mes relations intimes ton artillerie de siège et tes procédés d'invasion.

Elle s'assied.

SAVART.

Que signifie cette allocution plus militaire que civile ?

EMMA.

Tu as fait hier à madame André une visite inconvenante.

SAVART, vivement.

Elle te l'a dit ?

EMMA.

Ce n'est pas elle qui me l'a dit, c'est Berthe.

SAVART.

De quoi se mêle-t-elle ?

EMMA.

Entendons-nous ! Berthe ne m'a pas dit que ta visite fût inconvenante... c'est mon appréciation personnelle.

SAVART.

Je le pense bien... je reconnais ton style... Il est coloré !

EMMA.

Clémence n'a pas osé te mettre à la porte, par égard pour notre... fraternité dont tu abuses, mais je suis sûre que tu l'as obsédée.

SAVART.

Emma, ma bonne fille, je t'en supplie ! ne t'occupe pas de ma vie privée !... Ma vie publique, tant que tu voudras ; critique mes actes politiques ; dis que je suis un mauvais citoyen, que je professe sur la question des paris mutuels des opinions subversives ; mais n'entre pas dans le sanctuaire de mes sentiments ! Ne chiffonne pas sans permission dans les tiroirs de mon cœur, ou nous ne serons plus camarades, et je ne te ferai plus de ces petites confidences qui t'affraidaient autrefois. Surtout, ma chérie, plus de morale ! Je t'ai dit et je te répète que je ne crois pas à cette abstraction mythologique et pédagogique, dont ton sexe charmant et fantasque a la prétention de nous imposer le culte, sous la dénomination de vertu... La vertu est un être de raison, la femme un être de caprice. Si tu avais fait la logique, tu saurais qu'entre deux termes contradictoires, il n'y a pas d'accord possible.

EMMA.

Ainsi, moi-même ?...

SAVART, s'asseyant.

Il est convenu que, dans ces considérations générales, on excepte toujours sa famille ; mais, de toi à moi, entre garçons, tu ne me feras jamais croire que, depuis cinq ans que tu es madame Mercier, tu n'as pas donné, au moins en pensée, quelques petits coups d'ongle dans le contrat.

EMMA, se levant.

Vous êtes un insolent ! monsieur mon frère.

SAVART.

Tu te fâches?... Donc, j'ai touché juste.

EMMA.

Georges, tu me désespères... Si tu savais dans quelle disposition d'esprit je venais te voir... Tiens, je suis triste depuis quelque temps, triste à cause de toi.

SAVART.

À cause de moi ? faut-il que tu aies besoin de t'attendrir !... Tu ne peux pas trouver sous ta main un sujet de mélancolie plus vraisemblable, quand ce ne serait que ton mari ? Aristide !

EMMA.

Mon mari, comme je ne peux pas le changer, il est inutile que je pense à lui...

SAVART.

Le changer?... comment l'entends-tu ?

EMMA.

Comme tu voudras... des deux manières... Mais toi qui es libre, maître de ton sort, je voudrais te voir heureux.

SAVART.

Eh bien ! regarde-moi !

EMMA.

Non, tu ne l'es pas... Tu le sais bien toi-même... Tu ne vis pas, tu n'aimes pas, tu t'étourdis, voilà tout.

SAVART.

Je m'amuse, petite sœur précheuse, et je trouve que c'est bien quelque chose... et puis, tu te trompes : j'aime beaucoup, j'aime énormément ! (Regardant la pendule.) À propos, tu sais, tu n'en as plus que pour dix minutes... Ainsi, passe au troisième point, et abrège la péroraison.

Il se lève.

EMMA.

Georges, te rappelles-tu, autrefois... ton rêve ?

SAVART.

Lequel ? j'en ai tant fait.

EMMA.

Cette jeune fille douce, modeste, dont tu voulais faire ta femme ?

SAVART.

Tendre comme Juliette, pauvre comme Mignon, fidèle comme la veuve du Malabar... quand elle se brûle de bonne volonté... un rêve des mille et une nuits!... Emma, montre-moi cette merveille, ce rubis sans tache, cette perle parfumée, cette fleur du jardin d'Éden, et je renonce aux œuvres de Satan!

EMMA.

Malheureux! tu l'as sous les yeux, tu l'avais à toi, cette merveille, et tu n'en as pas voulu...

SAVART.

Moi? j'ai tenu l'oiseau bleu dans ma main et je l'ai laissé s'envoler?... O maseur, tu blasphèmes!

EMMA.

Il n'est pas parti, ton oiseau bleu, méchant railleur; tu l'as méconnu, tu l'as dédaigné... pour courir après les linottes, les perruches...

SAVART.

Et les grues... va jusqu'au bout!

EMMA.

Il est resté, triste et résigné, pleurant sur l'ingrat qui l'oubliait, sans vouloir d'autre ami, ni d'autre maître!

SAVART.

Emma, si tu continues, je vais fondre en eau moi-même!

EMMA.

Georges, Georges! il en est temps encore... je te le dis, je te l'affirme, le bonheur est près de toi... elle t'aime toujours, j'en suis sûre!

SAVART.

Qui ça?

EMMA.

Berthe.

SAVART.

Allons donc!... une petite prude, une bégueule, qui a l'air de me regarder comme un pestiféré de Jaffa!

EMMA.

Parce qu'elle sait la vie que tu mènes et qu'elle ne se pardonne pas à elle-même de garder, pour un garnement tel que toi, un souvenir de tendresse dans son chaste cœur.

SAVART.

Merci! Élevez donc des sœurs pour vous mordre.

EMMA.

C'est une âme saine et pure, c'est fier et courageux; c'est la sœur de Clémence...

SAVART, ironiquement.

De Clémence?...

EMMA.

Près d'elle, tu sentiras se réveiller tes belles qualités que tu étouffes, tes bons sentiments que tu comprimes. Georges, mon frère, que je serais heureuse de te voir renaitre à la bonne vie, cette noble créature à ton côté !

SAVART.

Tais-toi, j'entrevois le ciel, le firmament vient de s'ouvrir. (Emma s'assied dans le fauteuil.) Il n'y a qu'un petit malheur, c'est que je ne suis pas le moins du monde convaincu ; ta noble créature est une femme comme les autres, elle se laisserait du tête à tête conjugal, et voudrait goûter à la pomme... Et qui serait attrapé ? ce bon petit innocent de Savart ! Non !... non... Quand je sais... quand j'ai vu... quand je vois... quand je découvre chaque jour, sur l'incohérence, l'inconstance, les soubresauts, la diablerie des plus farouches, des plus hérissées, des plus enragées de vertu, des choses qui me confondent moi-même, tu voudrais... non ! non ! Emma, renonce à cette lubie ! A moins d'un miracle, d'un bouleversement, d'un cataclysme ; à moins d'être illuminé, tout d'un coup, comme Paul sur le chemin de Damas, je n'épouserai jamais personne, pas même, entends-tu, la sœur de Clémence... (Coup de sonnette.) Alons, bien... tu m'as fait oublier l'heure avec tes autopies. (Remontant.) J'avais dit que je serais là, qu'on n'aurait pas besoin de sonner... Vite... prends cette clef et file par le jardin. Tu ne te soucies pas, je suppose, de te trouver en face de mademoiselle Amanda... qui va entrer.

Il ouvre la porte de droite.

EMMA, qui a pris son chapeau, son châle, et la clef que Savart lui a remise et remonte à droite.

Georges, c'est fini !... je ne reviendrai plus ici !

SAVART.

Bah ! je tomberai malade exprès pour te faire revenir.

EMMA.

Je l'ai en horreur !

Elle lui envoie un baiser et sort.

SAVART, il referme la porte par où Emma est sortie, et court ouvrir au fond de l'antichambre. — Clémence paraît, voilée.

Entrez, madame. (Moment d'hésitation de Clémence.) Je suis seul, ne craignez rien !...

Elle entre dans le salon dont il referme la porte après avoir fermé celle du fond.

SCÈNE II

CLÉMENTCE, SAVART.

Clémence, tremblante et pourtant soutenue par une énergie fébrile, entre, s'arrête sur le seuil du salon, et sans lever son voile, sans prononcer un mot, regarde droit devant elle. Savart, après avoir fermé les portes, lui présente la chaise placée près du fauteuil. Elle s'assied.

SAVART, l'observant.

Les derniers effarouchements de la pudeur... c'est toujours la même chose et toujours charmant... (Prenant une chaise à droite et s'asseyant près d'elle.) Vous êtes adorable d'être venue...

CLÉMENTCE.

Ne m'attendiez-vous pas ?

SAVART.

On attend... et on craint... on craint d'autant plus qu'on désire... Je ne suis pas fat, madame, quoi qu'on ait pu vous dire... mais, de grâce, levez ce voile... J'ai besoin de la lumière de vos yeux pour éclairer mon cœur qui doute encore et se croit le jouet d'une illusion. (Elle écarte son voile.) Ah! mon Dieu, cette pâleur, ce trouble, cet effroi!... Remettez-vous, madame... vous êtes chez un ami... chez un esclave.

CLÉMENTCE.

Pardon, pardon, monsieur; vous devez me trouver bien naïve, bien ridicule, en effet... Excusez-moi... je n'ai pas l'habitude.

SAVART, à part.

Je l'espère bien... (Haut.) Oh! madame, oh! Clémence... que dites-vous là? (Il veut lui prendre la main qu'elle retire vivement.) Je vous offense ?

CLÉMENTCE, lui rendant sa main, en levant un regard désespéré.
Non!

SAVART.

Voyez, je n'ose pas même appuyer mes lèvres sur cette main que vous venez de me rendre... votre émotion me gagne malgré moi... que pouvez-vous craindre?... vous voyez bien que je vous aime!...

CLÉMENTCE.

Ah! si vous m'aimiez... si vous m'aimiez réellement, je pourrais... j'oserais...

SAVART.

Quoi?... que pourriez-vous?... Qu'oseriez-vous?... vous fier à mon honneur, à ma discrétion, à mon dévouement, à mon amour!... être à moi?...

CLÉMENCE.

Je suis folle!... Est-ce qu'il peut me comprendre?

SAVART, à lui-même.

Ah! voilà un mot qui gâte tout... Elles sont toutes les mêmes... On ne peut jamais les comprendre... Allons, la tirade d'usage! (Haut.) Qui donc vous comprendra, si ce n'est moi, madame? Est-ce que mon cœur ne bat pas à l'unisson du vôtre? Est-ce que je n'ai pas deviné toutes les délicatesses de votre âme?... Vous comprendre!... Ah! si je ne vous comprenais pas, Clémence... si je vous prenais pour une femme vulgaire, pour une femme comme les autres, est-ce que je serais là, ému, tremblant, palpitant devant vous, n'osant me livrer à ma joie, n'osant croire à ce bonheur ineffable qu'un regard de vos yeux ait pu tomber sur moi.

CLÉMENCE, se tournant vers lui, calme, résolue.

Vous vous trompez, M. Savart... je suis une femme comme les autres... je ne vaud pas mieux, ni pas moins que toutes celles que vous recevez ici. Elles viennent pour se vendre, n'est-ce pas?

SAVART.

Madame.

CLÉMENCE.

Eh bien! moi aussi... je viens pour me vendre... achetez-moi.

SAVART, se levant.

Oh!... cette plaisanterie!...

CLÉMENCE.

Je ne plaisante pas.

SAVART.

La morale est dure... la leçon sévère... Peut-être l'ai-je méritée en vous adressant samedi, à Viroflay, des paroles inconsiderées, dont je vous ai déjà demandé pardon...

CLÉMENCE, se levant.

Vous ne me comprenez pas, monsieur, je parle sérieusement... Que trouvez-vous là de surprenant, d'extraordinaire?... Est-ce qu'on traite autrement que cela aujourd'hui, ce que vous appelez les affaires de cœur? Vous m'aimez... c'est le mot dont vous vous êtes servi... vous m'avez fait comprendre que, pour m'obtenir, je dis nettement les choses, vous voyez, — vous ne reculerez devant aucun sacrifice... Eh bien, monsieur, je suis endettée, tracassée, tourmentée... j'ai des convoitises que je ne puis satisfaire, des besoins de luxe trop

longtemps comprimés que je veux assouvir, et je viens à vous, qui êtes riche, qui êtes généreux et qui m'avez offert votre amour, votre dévouement, votre fortune...

SAVART.

C'est très-spirituel... très-original!

CLÉMENTINE.

Vous ne voulez donc pas me croire?

SAVART.

Si ! si ! je vous crois... c'est ma fortune que vous voulez ? Eh bien ! elle est à vous, madame, mais vous comprenez que je ne l'ai pas là, dans un tiroir. Il faut que vous me donniez le temps de réaliser... me permettez-vous d'écrire à mon notaire ?

CLÉMENTINE.

Non, monsieur; c'est aujourd'hui... c'est à l'instant, ou jamais !

SAVART.

Diabre ! vous n'êtes pas un créancier commode... Faites-moi crédit, madame... Soyez indulgente pour un pauvre millionnaire... mon bureau est vide... absolument vide... pas la moindre petite valeur. (Ouvrant un tiroir.) Ah ! si pourtant... (Il prend un papier.) Voici un chiffon de papier qui représente deux cent mille francs !

CLÉMENTINE, qui a suivi ses mouvements.

Le reçu !

SAVART.

Mais, en conscience, je ne puis vous offrir cette valeur...

CLÉMENTINE.

Pourquoi ?...

SAVART.

Parce que...

CLÉMENTINE, prenant le reçu.

Parce que c'est mon mari qui l'a signé... Qu'importe ?

SAVART, à part.

Elle va bien !

CLÉMENTINE.

Avec ce reçu, un tiers peut se présenter demain à la caisse, et toucher la somme ?...

SAVART.

Absolument comme moi... Ah ! à une condition pourtant...

CLÉMENTINE.

Laquelle ?

SAVART.

C'est que j'aurais signé l'acquit.

CLÉMENTINE, lui donnant le papier.

Signez donc!...

SAVART, à part et s'esseyant au bureau.

Avec plaisir! (Il signe le reçu et le donne à Clémence.) Voilà, madame.

CLÉMENTINE, à part.

Enfin!...

Elle met le reçu dans son corsage et s'éloigne du bureau.

SAVART, la rejoignant.

Ah! ne le mettez pas là, madame, si près de votre cœur... je serai tenté de le reprendre ...

CLÉMENTINE, indignée.

Oh! monsieur! — Pardon. Maintenant vous avez le droit de tout me dire.

SAVART.

Parce que j'ai le bonheur de vous rendre un service?... je n'accepte pas ce marché, madame.

CLÉMENTINE.

Que dites-vous?

SAVART.

Un service! C'est vous, madame, qui m'en rendez un en me procurant le plaisir de vous être utile... et d'ailleurs, ma fortune n'est-elle pas la vôtre?... Puis-je avoir à l'avenir quelque chose qui ne vous appartienne pas?...

CLÉMENTINE, à part.

Ah!... c'est juste...

SAVART, s'approchant d'elle.

Je ne veux vous recevoir que de vous-même, Clémence... je ne veux vous devoir qu'à votre amour.

CLÉMENTINE.

Je vous remercie... vous tâchez de me relever à mes propres yeux et aux vôtres.

SAVART.

Non, non... je vous jure...

CLÉMENTINE.

Il est un mot que vous attendez de moi... un mot qui, pour vous, purifierait ce pacte odieux et en effacerait la souillure... Ce mot, je comprends que je vous le dois... M. Savart... je...

SAVART, lui prenant la main.

Achievez!...

CLÉMENTINE.

Je vous ai... (Tombant sur le fauteuil.) Ah! je ne peux pas!...

SAVART.

Madame... madame... Qu'avez-vous?... Revenez à vous, madame!... Ah! mais, je n'y suis plus du tout, moi!...

voyons, parlez, expliquez-moi... — Non, non ! pas encore ! Ne parlez pas... remettez-vous d'abord !... Calmez-vous, calmez-vous, madame.

CLÉMENTINE, presque évanouie, tirant le reçu de son sein et le tendant à Savart.

Tenez... reprenez... (Retirant sa main.) Mais non... non... il faut... il faut...

SAVART.

Quoi?... ce reçu, cette somme... vous en avez donc bien besoin?... (Elle fait signe que oui.) Gardez-la... gardez-la donc ! Il y a là, n'est-ce pas, un secret, un mystère... quelque chose de grave, d'horrible peut-être?... (Elle fait un geste suppliant.) Je ne vous demande rien... je ne veux rien savoir... vous en avez besoin... elle est à vous.

CLÉMENTINE.

Oh ! monsieur, monsieur...

SAVART.

Ne me remerciez pas... ne pleurez plus... ne tremblez pas... Du calme, du calme... J'en ai besoin moi-même...

CLÉMENTINE.

Mais, monsieur, cet argent, je ne pourrai jamais vous le rendre...

SAVART.

Eh bien ! vous ne me le rendez pas !... Pauvre femme !... quand je pense... mais pourquoi ne m'avoir pas dit tout de suite... oui, je comprends, vous n'osiez pas, vous ne pouviez pas... vous ne m'estimiez pas assez pour cela... Ah ! misérable que je suis... c'est aujourd'hui que, sincèrement à vos pieds, du fond du cœur, je vous crie : Pardon, pardon, madame...

Violent coup de sonnette au fond.

CLÉMENTINE.

Mon Dieu !

SAVART.

Ne craignez rien... la porte est fermée, bien fermée... personne n'entrera... (On sonne de nouveau et plus fort, à coups redoublés.) Ah çà ! que signifie ? Attendez ! attendez... Je vais voir... N'ayez pas peur, je n'ouvrirai pas.

Il ouvre la porte du salon et s'avance sur la pointe des pieds dans l'antichambre vers la porte d'entrée à laquelle on frappe avec force. On entend la voix étouffée d'André qui crie derrière la porte.

ANDRÉ, dehors.

Ouvrez... ouvrez, M. Savart !...

SAVART, revenant précipitamment vers Clémentine.

Madame, c'est votre mari !

Ouvrez, monsieur !
 Mais...
 Ouvrez à mon mari, je vous en prie.
 Vous le voulez...
 Il le faut !

CLÉMENGE.

SAVART.

CLÉMENGE.

SAVART.

CLÉMENGE.

Savart va ouvrir la porte du fond. André se précipite, traverse rapidement l'antichambre et arrive dans le salon, où il aperçoit Clémence debout et calme. Savart, oubliant de refermer la porte d'entrée, rentre vivement en scène à la suite d'André. La porte du salon se referme.

SCÈNE III

CLÉMENGE, ANDRÉ, SAVART.

SAVART.

André, ne croyez pas.

ANDRÉ.

Je n'ai rien à vous dire, à vous... je ne puis pas me venger, vous ne pouvez pas vous battre avec moi, je vous ai volé !

SAVART.

Que dites-vous ?

ANDRÉ, se tournant vers Clémence.

Mais toi !... toi tu n'avais pas le droit de faire ce que tu as fait. Tu as été plus cruelle que les juges... Tu as inventé une nouvelle peine. Ils ne m'eussent envoyé qu'au bagne, toi, tu m'infliges plus que la mort.

CLÉMENGE, s'élançant vers lui.

André !... mais regarde-moi, regarde-moi donc. Est-ce que je rougis ?... Si je n'avais pu te sauver qu'au prix de ma honte, est-ce que je rentrerais vivante chez moi ?... (Lui montrant le reçu.) Tiens ! voilà le salut, voilà l'honneur ! Tu le peux prendre de ma main, on me l'a donné généreusement, noblement, je te le jure par nos enfants, pour qui je m'immolais. Si tu ne me crois pas, eh bien ! que veux-tu

que je te dise, il y aura sur nous un malheur de plus.

ANDRÉ, après un long silence.

Oui, je te regarde, et tout me dit que je dois croire en toi. Tu ne peux pas mentir, Clémence. et je ne peux pas douter.

SAVART.

Monsieur André, vous me devez deux cent mille francs... Restez chez mon beau-frère; il ignore tout, il ignorera toujours, et je m'entendrai avec vous pour le remboursement de votre dette.

ANDRÉ.

Rester chez M. Mercier dont j'ai trompé la confiance; être reçu comme par le passé, dans cette maison où l'employé devient un ami ?.. ne serait-ce pas un vol plus odieux que le premier ?... Non, ce n'est pas ainsi que je puis racheter mon honneur. Je pars, je pars seul. Clémence, tu ne peux me suivre là où je vais. C'est une vie de luites, de privations, de souffrances; mais rassure-toi, il ne me faut que quelques années... Je reviendrai quand j'aurai expié ma faute, quand j'aurai payé ma dette, quand celui qui a mon secret pourra devant tous me tendre la main sans que la rougeur me monte au visage.

CLÉMENTE.

Oh ! je ne te quitterai pas.

La porte du fond s'ouvre.

SCÈNE IV

LES MÊMES, EMMA, BERTHE.

EMMA, à Berthe qui la suit.

Eh bien, entre donc, puisque tu as des choses si importantes à lui dire.

SAVART, surpris.

Berthe !

EMMA, à Savart.

Je l'ai rencontrée venant ici. Elle avait, m'a-t-elle dit, absolument besoin de te voir, de te parler, et je suis revenue avec elle.

Elle rejoint Clémence et André.

SAVART, bas à Berthe.

Que me voulez-vous, Berthe ?

BERTHE, de même.

Je venais vous demander un service... George: mais...

Elle regarde Georges et André et s'arrête.

SAVART.

Ah ! vous avez eu foi en moi, vous ! merci.

BERTHE.

Je n'ai jamais douté de votre cœur.

EMMA, à Savart et à Berthe qu'elle rejoint.

Ah çà ! m'expliquerez-vous ce que cela signifie ?

SAVART.

Cela signifie, petite sœur, que cette fois j'ai trouvé mon chemin de Damas.

FIN

